FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1946

THÈSE N° 697

pour le

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

par

André-Abraham-David LETTICH

Né le 27 Juin 1908, à Poiana-Micului (Roumanie)

Présentée et soutenue publiquement le 10 Juillet 1946

TRENTE-QUATRE MOIS

dans les

Camps de Concentration

Témoignage sur les crimes "scientifiques" commis par les médecins allemands

---

Président : **M. Charles RICHET**, Professeur

IMPRIMERIE UNION COOPÉRATIVE
10, Rue de Metz, 10
TOURS

—

1946

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1946 N°_____

THÈSE

pour le

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

par

André-Abraham-David LETTICH

Né le 27 Juin 1908, à Poiana-Micului (Roumanie)

Présentée et soutenue publiquement le 10 Juillet 1946

TRENTE-QUATRE MOIS

dans les

Camps de Concentration

Témoignage sur les crimes "scientifiques" commis par les médecins allemands

---

Président : M. Charles RICHET, Professeur

IMPRIMERIE UNION COOPÉRATIVE
10, Rue de Metz, 10
TOURS

—

1946

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

DOYENS HONORAIRES :

MM. H. Roger, Balthazard, Roussy.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. Balthazard, Bar, Basset, Bezançon, Brindeau, Carnot, Chiray, Claude, Clerc, A. Couvelaire, Delbet, Hartmann, Heitz-Boyer, Jeannin, Laignel-Lavastine, Laubry, Lenormant, Marion, Mulon, Ombrédanne, H. Roger, Roussy, Sannié, Sébileau, Sézary, Tanon.

DOYEN : **Baudouin.**

ASSESSEUR : **Léon Binet.**

I. — PROFESSEURS :

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Assistance médico-sociale	N...
Bactériologie	GASTINEL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Clinique de cardiologie	DONZELOT.
Cliniques chirurgicales	BROCQ. CADENAT. MONDOR. QUÉNU.
Clinique chirurgicale infantile et d'orthopédie	LEVEUF.
Clinique chirurgicale orthopédique	MATHIEU.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies des enfants	DEBRÉ (R.).
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale	LÉVY-VALENSI.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Cliniques médicales	CHABROL. FIESSINGER. HARVIER. LIAN.
Clinique médicale propédeutique	P. VALLÉRY-RADOT.
Clinique de neuro-chirurgie	VINCENT (Cl.).
Cliniques obstétricales	LANTUÉJOUL. LÉVY-SOLAL. PORTES.
Clinique ophtalmologique	VELTER.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	SÉNÈQUE.
Clinique thérapeutique médicale	LOEPER.
Clinique de la tuberculose	TROISIER.
Clinique urologique	FEY.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	N...
Histologie	CHAMPY.

	MM.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	JUSTIN-BESANÇON (L.).
Hygiène et clinique de la première enfance	CATHALA.
Hygiène et médecine préventive	JOANNON.
Médecine légale et Médecine du travail	DUVOIR.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT (E.).
Pathologie chirurgicale	PETIT-DUTAILLIS.
Pathologie expérimentale et comparée	BÉNARD (H.).
Pathologie médicale	N...
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pharmacologie et matière médicale	HAZARD.
Physiologie	BINET (Léon).
Physique médicale	STROHL.
Technique chirurgicale	MOULONGUET.
Thérapeutique	N...

PROFESSEURS SANS CHAIRE :

MM. DOGNON (Physique médicale), **GAILLARD** (Parasitologie), **GIROUD** (Histologie), **JAYLE M.** (Chimie médicale), **LAROCHE G.** (Médecine générale), **OLIVIER** (Anatomie), **RICHET** (Physiologie), **VERNE** (Histologie), **HALPHEN** (O.-R.-L.).

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.
Anatomie	CORDIER.
	N...
Anatomie path.	DELARUE.
	Mlle GAUTHIER-VILLARS.
Bactériologie	BONNET.
Chimie médicale	N...
Chirurgie générale	AMELINE.
	FÈVRE.
	FUNCK-BRENTANO.
	MÉNÉGAUX.
	PATEL.
	SICARD.
	N...
	N...
	N...
Histologie	BULLIARD.
Hydrologie	N...
Hygiène	N...
Médecine générale	BARIÉTY.
	BERNARD (Et.).
	BOULIN.
	BROUET.
	CACHERA.
	COSTE.
	DELAY.

	MM.
Médecine générale	GARCIN.
	DE GENNES.
	HAGUENAU.
	LELONG.
	LENÈGRE.
	MARCHAL.
	MOLLARET.
	MOUQUIN.
	SOULIÉ.
Médecine légale	DESOILLE.
Obstétrique	DIGONNET.
	LACOMME.
	SUREAU.
	N...
Ophtalmologie	RENARD.
Oto-rhino-laryng.	HALPHEN.
Parasitologie	LAVIER.
Parasitologie col.	N...
Pathologie expér.	LEMAIRE.
Pharmacologie	Mlle J. LÉVY.
	N...
Physiologie	N...
	N...
Physique médicale	DESGREZ (H.).
Thérapeutique	TURPIN.
Urologie	COUVELAIRE.

III. — PROFESSEURS HONORAIRES ET AGRÉGÉS
rappelés à l'exercice pour le service des examens :

MM. BASSET (Chirurgie générale), **HUGUENIN** (Anatomie pathologique), **LE LORIER** (Obstétrique), **PIÉDELIÈVRE** (Médecine légale), **VAUDESCAL** (Obstétrique).

IV. — PROFESSEURS SANS CHAIRE ET AGRÉGÉS
chargés de cours de clinique annexe à titre permanent :

	MM.		MM.
Clinique chirurgicale	GATELLIER. DE GAUDART D'ALLAINES.	Clinique médicale	ALAJOUANINE. CHEVALLIER. LAROCHE Guy. MOREAU.
Clinique obstétricale.	ECALLE.		
Clinique oto-rhino-laryngologique.	N...		

V. — CHARGÉS DE COURS :

	MM.		MM.
Puériculture	LELONG.	Stomatologie	DECHAUME.
Radiologie	LEDOUX-LEBARD.		

	MM.
Secrétaire de la Faculté	J. MOREL.
Secrétaire adjoint	M. BRISSIAUD.

Bibliothécaire en chef	A. HAHN.
Bibliothécaires	Mlles DUMAITRE, GOICHON, LAURENT.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MA FEMME LE DOCTEUR EDITH LETTICH

ET DE NOTRE CHER ENFANT

âgé de cinq ans et demi,

assassinés dans les chambres à gaz de Birkeneau-Auschwitz

le 25 septembre 1942

A MA MÈRE

A MON PÈRE

bien faible témoignage de mon amour filial et de ma reconnaissance pour la tendresse et les encouragements qu'ils m'ont toujours prodigués.

A MES SŒURS

MEIS ET AMICIS

A LA MÉMOIRE DE TOUS MES AMIS

morts dans les bagnes allemands

A TOUS CEUX ET TOUTES CELLES

qui ont partagé nos souffrances

A MON AMI LE DOCTEUR LANDAU

en témoignage de notre profonde amitié

A M. LE PROFESSEUR CHARLES RICHET

Chevalier de la Légion d'Honneur
Membre de l'Académie de Médecine

nous exprimons ici notre reconnaissance pour le grand honneur qu'il nous fit en acceptant de présider notre thèse.

A M. LE PROFESSEUR ROBERT COURRIER

Chevalier de la Légion d'Honneur
Professeur au Collège de France
Membre de l'Académie de Médecine et de l'Institut

nous exprimons ici notre reconnaissance pour sa bienveillance et le remercions d'avoir bien voulu examiner les quelques rescapés de la « Science allemande » que nous avons pu lui présenter.

A M. LE DOCTEUR HENRI DESOILLE

Professeur agrégé de Médecine Légale
à la Faculté de Paris

nous adressons nos remerciements pour avoir bien voulu nous autoriser à reproduire son article paru dans la « Presse-Médicale » du 13 octobre 1945 et nous avoir communiqué des documents du procès de Nuremberg.

A MES MAITRES

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE TOURS

A MES MAITRES

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

INTRODUCTION

« Ces faits divers se perdent dans l'histoire comme un filet de sang se perd dans un fleuve. Mais pour les témoins, pour les contemporains, la trace de sang ne s'efface plus. »

PASTEUR.

Il est malheureusement à prévoir que dans cinquante ans et peut-être avant, la puissance de mensonge des Allemands, leur opiniâtreté dans la fourberie, leur science de la dialectique, auront annihilé en grande partie le souvenir des horreurs et celui de l'étendue des crimes qu'ils ont commis à travers le monde entre 1939 et 1945. La génération qui vient, n'en ayant pas été le témoin, n'en conservera qu'un souvenir vague, en grande partie dégagé de la répulsion qu'inspirent aujourd'hui tant d'abominations méthodiques.

La science allemande a été, de tous temps, admirée pour sa précision et sa minutie. Mais qui eût cru qu'elle cachait tant d'abomination? Pas même nous, qui avons vécu au milieu de cet enfer, qui avons vu de nos propres yeux tout ce que les hommes de science allemands ont commis d'atrocités et d'horreurs. Sous prétexte de progrès dont bénéficierait l'humanité et surtout leur propre race, « la race des seigneurs », des hommes, des femmes et des enfants innocents ont été horriblement sacrifiés. Si nous n'en avions pas été le témoin direct et constant durant trente-quatre mois, nous pourrions hésiter à concevoir que des faits aussi monstrueux aient pu être perpétrés au XX^{e} siècle.

Nous qui avons eu la possibilité de circuler dans les allées du camp de Birkenau, nous qui avons vu jaillir les flammes des fours crématoires et respiré cet air chargé des hideux relents de chair humaine grillée,

nous nous sommes posé souvent cette question : « *Le jour où nous pourrons raconter, chez nous, ces horribles faits, ajoutera-t-on foi à nos récits ?...* »

Et pourtant, « *nous faisons ici le serment solennel de ne dire que la vérité* », de ne rapporter dans ces pages que des faits dont nous avons été le témoin ou qui nous ont été relatés par des compagnons d'infortune dignes d'une totale confiance.

Jusqu'à maintenant, le corps médical du monde entier était uni dans une même pensée et travaillait pour le bien de l'humanité ; et le serment d'Hippocrate, que les Allemands eux-mêmes respectaient en façade, unissait toutes les consciences. Le témoignage de ces pages montre jusqu'à quel point tous les médecins allemands (puisque aucun n'a protesté) se sont rendus complices d'une barbarie inimaginable, qui déshonore l'humanité en face des animaux les plus féroces. Ceux-ci n'ont que leur instinct, les Allemands ont eu la science, la méthode et le raffinement dans l'horreur.

L'Arrachement

La soirée du 15 juillet 1942, à Tours, fut particulièrement belle, malgré la gravité de l'heure. A 9 h. 30, la sonnette retentit. Immédiatement un frisson glacial nous traverse le corps, ma femme et moi, car depuis des semaines nous redoutons l'arrivée des Allemands et l'arrestation.

Ce n'est pas pour avoir expliqué assez souvent à nos amis quel était le vrai caractère du peuple allemand, et d'avoir recommandé à notre entourage de se méfier de la collaboration que nous avons été arrêtés.

Nous figurions sur des listes établies par la Préfecture, et remises aux Allemands, selon les ordres du Gouvernement de Vichy qui aveuglément a adopté les lois raciales des Allemands.

Le visage rogue d'un policier de la Gestapo, accompagné de deux gendarmes, s'encadre dans la porte :

« C'est ici M. Lettich?

— Oui. »

Et l'Allemand me tend un papier sur lequel je lis à peine que je dois aller travailler en Allemagne, qu'il me faut emporter des vêtements de travail, des chaussures de rechange, du linge, des vivres pour cinq jours et de l'argent.

Le policier se tourne vers ma femme :

« Et vous, madame, vous venez également.

— Mais monsieur, comment est-ce possible? Nous avons un jeune enfant, nous ne pouvons pas l'abandonner.

— Cela ne fait rien, vous pouvez l'emmener ; il sera très bien avec vous. »

Les voisins accourent, tous affolés, les larmes aux yeux, plus émus que nous, car ni ma femme ni moi nous ne voulons montrer aux Allemands que nous les craignons. Ils nous aident à faire notre malle.

Ces « messieurs » nous font accélérer, et au bout de dix minutes nous montons dans un car qui stationne devant notre porte. Là je retrouve quelques amis qui ont été arrêtés avant nous. Et le véhicule s'en va ainsi de maison en maison, ramassant le restant de nos coreligionnaires avec la même brutalité.

Finalement, le car nous emmène à proximité de la ville où nous sommes entassés dans de petites baraques en planches minces. Bien entendu, on sépare les hommes des femmes et de leurs enfants.

Toute la nuit le véhicule décharge sa cargaison humaine. Nous nous sommes déjà rendus compte de la cruauté et, disons le mot, de la sauvagerie allemande. C'étaient des soldats de la Luftwaffe qui nous gardaient, et nous avons pu constater par la suite qu'ils ne restaient pas en arrière de leurs frères les SS.

Pour pouvoir satisfaire nos besoins physiologiques, il fallait attendre une heure ou deux pour que ces « messieurs » se décident à nous permettre de sortir du baraquement, accompagnés de la sentinelle, qui nous tenait une mitraillette braquée dans le dos à la distance de cinq centimètres. On devenait presque fou, tant la distension vésicale était impérieuse alors qu'une émotion spasmodique étranglait toute détente. La nuit qui s'en suivit, est-il besoin de le dire, ne fut, comme presque toutes les autres d'ailleurs, qu'un long cauchemar coupé de plaintes et de gémissements.

Le lendemain, rassemblement dans la cour ; tout le monde fut obligé de remettre pièces d'identité, cartes d'alimentation et tous papiers personnels.

Le surlendemain 17 juillet au matin, on cloua des planches aux fenêtres du baraquement pour cacher la lumière, et le bruit circulait que les enfants allaient être emmenés au Camp de la Lande, à Monts. Etait-ce par un sentiment humanitaire assez inattendu que les Allemands nous empêchaient de voir nos chers enfants une dernière fois avant de nous les enlever?

Quelques heures après, nous sommes embarqués dans des camions et amenés à la gare de Tours. Là, on nous fait monter dans des wagons de voyageurs. Je dois ici rendre hommage au dévouement courageux de notre amie Mme B... qui réussit à savoir l'heure de notre départ et qui, au risque d'être embarquée avec nous, vint à la gare de Tours, en traversant les voies, pour nous porter un colis.

Ce colis nous a touché aux larmes. Nous avons trouvé à l'intérieur diverses friandises, des boîtes de lait condensé, du chocolat, des fruits, chacun avec une étiquette « Pour le petit Jonny de la part de... », suivait le nom d'un de ses petits camarades de quartier. Malheureusement ni l'enfant, ni sa mère n'ont jamais pu voir ce colis.

Arrivés à Angers, nous sommes dépouillés de nos objets de valeur et de tous nos souvenirs les plus chers et on nous entasse comme un troupeau dans de petites chambres du Séminaire à raison de vingt-cinq à trente par pièce, portes fermées à clef.

Le lendemain, nous descendons dans la cour et nos gardiens nous font monter dans des camions pour nous emmener à la gare où nous sommes embarqués dans des wagons à bestiaux, soixante-quinze à quatre-vingts hommes par wagon, fenêtres et portes hermétiquement closes.

Au cours du voyage, tassés les uns contre les autres, nous avons terriblement souffert de la soif, et nous nous vîmes obligés de sacrifier un coin de wagon pour les nécessités que l'on devine.

Le 23 juillet, vers 4 heures de l'après-midi, *six jours après notre départ de Tours,* le train s'arrête et nous entendons des coups violents et le déplombage des wagons. Avec leurs cris habituels, les SS nous font comprendre que tout le monde doit quitter le wagon et qu'il faut descendre les bagages.

Ils nous donnent l'ordre de nous mettre en rang par cinq. Il pleut. Nous avons de la boue jusqu'aux genoux. La boue et la pluie, la pluie et la boue..., elles nous furent familières pendant plus de deux ans dans ce coin perdu de la Pologne, que les médecins polonais nous disaient être la région la plus insalubre de leur patrie, où le typhus, la typhoïde et le paludisme existaient à l'état endémique.

Si jusqu'à maintenant nous avions encore quelque espoir d'être considérés comme des hommes, ici nous avons vite compris que nous ne l'étions plus. A ceux qui voulaient, par exemple, prendre leur imperméable ou leur chapeau pour se protéger de la pluie, il leur était signifié par des coups sur la tête que ces objets ne leur appartenaient plus.

On nous dirigea enfin sur le camp. Je pouvais encore voir de loin les femmes qui prenaient une autre direction.

De notre convoi qui se composait d'environ mille cinq cents hommes et femmes, quinze hommes ont échappé à la mort et ont pu revenir en France. Le 18 janvier 1945, jour de notre évacuation à pied d'Auschwitz, trois femmes vivaient encore. Mais nous ignorons si ces trois survivantes n'ont pas péri sur les routes de Pologne. Il nous a été impossible jusqu'à ce jour d'avoir des renseignements sur leur sort.

Après deux kilomètres environ, une construction en briques et des baraquements en bois, entourés d'une double enceinte de fils de fer barbelés, s'offrirent à notre vue.

La tête de mort et les inscriptions « DANGER DE MORT, COURANT A HAUTE TENSION » nous édifièrent aussitôt ; ces fils de fer étaient électrifiés, et nous avons compris dans quel abîme nous étions tombés. Mais en franchissant le portail du camp, nous pouvions lire au-dessus de la porte, en lettres de fer ciselées, cette inscription tragiquement ironique : « ARBEIT MACHT FREI » (LE TRAVAIL REND LIBRE).

Nous nous sommes souvenu au contraire des paroles de Dante et avons pensé plutôt : « Abandonnez toute espérance, vous qui entrez ici. » Tous nous gardions néanmoins l'espoir, un espoir tenace, et une volonté farouche de résister à tous les coups, à toutes les humiliations, pour pouvoir revenir et crier au monde les atrocités dont s'est déshonorée cette nation qui prétendait porter le flambeau de la civilisation et de la culture européenne.

La Réception

Dès notre arrivée dans le camp, de pauvres malheureux apparaissent. Ils portent un uniforme rayé bien connu actuellement, et nous nous disions : « Quoi, on nous met avec des bagnards?... » Mais quelques heures après, nous avions compris que ces bagnards étaient d'honnêtes gens comme nous, et nous, nous devenions au même titre, des bagnards comme eux.

On nous fait pénétrer dans une grande salle qui était la salle de douche, où le commandant du camp, le SS Obersturmführer SCHWARZHUBER vient, en connaisseur, se rendre compte de la valeur de ce nouveau matériel humain. Encore aujourd'hui, nous nous demandons pourquoi il allait de l'un à l'autre pour l'interroger sur sa profession, puisque personne ne travaillait de son métier et que nous étions tous maintenant destinés à mourir.

Le camp de Birkenau ne s'appelait-il pas « Vernichtungslager » — « Camp d'anéantissement » dans le jargon des Allemands. Nous, nous l'appellions « Camp de la mort ».

Nous faisons alors la connaissance des « Capos ».

Tout le monde passe encore une fois à la fouille, et ce sont ces Capos, des détenus comme nous, qui se chargent de cette besogne. Les Capos sont des criminels professionnels et de droit commun, que les SS ont spécialement dressés pour nous « rééduquer ». Ils portaient un triangle vert et nous disaient qu'ils étaient des Allemands du Reich. En nous fouillant, ils nous enlevaient nos vêtements et tout ce qui nous restait encore, en présence des SS.

Ma connaissance de la langue allemande me permit de servir d'interprète et pour expliquer à un camarade qu'il lui fallait enlever plus rapidement son alliance réclamée par le sous-officier SS je me suis rapproché trop près de ce grand seigneur ; quelques coups de poings bien placés dans la figure me firent comprendre immédiatement que devant ces « messieurs » on devait garder les distances et surtout être toujours figé dans un garde-à-vous impeccable.

Après la tondeuse, qui n'épargna aucune partie pileuse du corps, ce fut la douche ; après quoi, nous furent distribués ces beaux vête-

ments à rayures que nous n'avons plus quittés pendant trente-quatre mois.

Les vêtements, le linge qu'on nous remit étaient d'une saleté repoussante, pleins de poux et de lentes ; les caleçons souillés de matières desséchées, vestes et pantalons déchirés, rapiécés, trop courts pour la plupart et étriqués. Ainsi affublés, nous étions tous dans un piteux état, et les meilleurs amis avaient des figures à ne pouvoir se reconnaître.

Après l'inscription par ordre alphabétique, chacun reçoit un bout de carton avec un numéro. Ce numéro nous fut tatoué sur l'avant-bras gauche, avec un instrument simple qui se composait d'une aiguille à coudre montée sur une baguette en bois et attachée avec du fil. Environ un centimètre de l'aiguille dépassait. Le chiffre était inscrit en piquant point par point. Des camarades s'évanouissaient sous la morsure de l'aiguille ; quelques coups de poings les ranimaient vite et peu importait si le sang coulait.

Je suis le 51.224, un numéro personnellement sacré, chacun devait connaître le sien en allemand et s'en souvenir à n'importe quel instant. Si un numéro était appelé et si le titulaire ne répondait pas, il ne tardait pas à être découvert et ne survivait pas longtemps aux coups qui lui étaient administrés.

Avec les numéros que l'on nous distribuait, nous passions devant de longues tables où se tenaient des détenus comme nous qui remplissaient les fonctions de secrétaires et nous faisaient répondre à des questionnaires : âge, profession, date et lieu de naissance, adresse à laquelle on désirait écrire, nombre d'enfants, service militaire, etc., etc... Une question retint particulièrement notre attention : Avez-vous une bonne dentiton ? AVEZ-VOUS DES DENTS EN OR ? » Tout était méticuleusement enregistré.

Nous avons compris. Le Führer prêchait que l'or n'avait aucune valeur et cependant il nous amenait à Birkenau et à Auschwitz pour nous faire assassiner et récupérer l'or que nous pouvions avoir investi dans nos dentitions.

En rang par cinq, nous fûmes amenés au Bloc 9, qui est une construction fragile en briques, percée de petites fenêtres. Comme couchette, des planches dans des box à trois étages. Là chacun fut invité à inscrire son numéro sur un bout de linge blanc et à le coudre sur la veste, côté gauche ; et sur le pantalon, quelques centimètres au-dessus du genou, côté droit.

La Vie au Camp de la Mort

C'est alors que nous avons commencé à prendre contact avec nos malheureux compagnons arrivés avant nous. Ils nous racontaient ce qui se passait au camp. Nous en étions tous horrifiés au point de refuser d'y ajouter foi. Mais lorsque nous demandions si tel camarade que nous savions déporté depuis quelques semaines s'y trouvait encore, il nous était répondu qu'il était mort depuis longtemps.

Nous étions répartis dans nos couchettes par cinq, parfois huit, alors qu'il n'y avait de la place que pour trois. Nous avons dû nous-même coucher pendant huit jours par terre, sur des briques humides, avec en guise de couverture, une canadienne russe où les poux fourmillaient.

Le plus souvent, en raison de la pluie, nous étions tous obligés de coucher habillés avec des vêtements mouillés.

Le réveil avait lieu à trois heures du matin. Dix minutes, quinze au maximum pour quitter le bloc et nous devions nous mettre en rang.

De tous les côtés les coups pleuvaient, et notre chef de bloc, lorsque nous étions déjà bien alignés, nous expliquait que nous étions venus ici pour travailler (il exécutait la consigne donnée par ses maîtres les SS) et que notre devoir était d'obéir et d'être disciplinés.

« Et savez-vous, s'écria-t-il un jour, ce qui arrive à ceux qui n'obéissent pas et qui ne travaillent pas bien? »

Il tend son bras, tire un malheureux des rangs et l'assomme devant nous, à coups de bâton.

« Voilà ce qui vous arrivera si vous ne travaillez pas ».

Nous restons ainsi immobiles dans le rang, sans avoir le droit de nous retourner ni de bouger jusqu'au petit jour.

Là on nous distribue sous le nom de café une sorte de breuvage noir, ni chaud ni froid, amer et infect. Pour comble d'ironie, on nous remet pour trois ou quatre un vase de nuit troué et c'est ce récipient qui doit nous servir de vaisselle.

Dès que le jour arrive, c'est l'appel. Nous sommes tous au garde-à-vous, impeccablement alignés comme des soldats de plomb, et nous attendons que le soldat SS passe pour nous compter.

Il lui faut répéter cet exercice deux et trois fois, parce qu'il paraît

trop compliqué à ce grand seigneur de compter 200 ou 250 rangées de 10 et de connaître rapidement la somme totale.

Tant que l'appel n'est pas terminé et le signal de fin d'appel n'est pas donné, il nous est défendu de quitter nos places et de nous retourner. Malheur à celui qui n'est pas assez discipliné ou qui ne peut pas se maîtriser.

Des camarades s'évanouissent et tombent de fatigue : on nous oblige à les redresser et à les maintenir debout. *Les morts de la nuit doivent être également présents à l'appel du matin et rendre les honneurs aux SS.* Nous les traînons hors du bloc et les alignons devant, toujours sous la menace des coups.

Notre première journée de travail se passa de la façon suivante : conduits devant un grand tas de sable, nous fûmes contraints à quitter nos vestes et à les enfiler en les tenant le col vers soi, puis en glissant les mains dans les manches par l'épaule et en attrapant le bord inférieur avec les deux mains, de façon à former une sorte de tablier.

Le sable était chargé dans nos vestes et, *en courant,* nous allions le déposer à quelques centaines de mètres plus loin. Force était de toujours courir, de courir plus vite et surtout de bien garnir sa veste, sinon les « Capos », ces assassins professionnels allemands que les SS avaient dressés spécialement pour en faire des chefs de camp, frappaient à tour de bras.

On nous répartit ensuite dans des kommandos. Nous sortions le matin après l'appel au son de la musique pour aller construire ces immenses camps et les fours crématoires.

Au travail, nous étions continuellement frappés, soit par les SS, soit par les condamnés de droit commun allemands, soit par les Polonais qui faisaient fonction de contremaîtres. Certains kommandos revenaient le soir avec dix, quinze et peut-être encore plus de morts, que les autres camarades, exténués eux-mêmes de fatigue, devaient porter sur leur dos, pendant que cette musique macabre, qui nous accompagnait, cette musique qui nous enlevait toute possibilité de penser, tout réflexe, jouait pour nous imposer la cadence du pas.

Nous estimons avoir été personnellement favorisé et c'est pourquoi nous avons pu survivre.

Quelques jours après notre arrivée à Birkenau, tous les médecins déportés dans ce camp étaient rassemblés par le chef de l'hôpital qui, nous l'avons appris ultérieurement, était un serrurier de métier, un détenu politique allemand, Peter WELSCH, soi-disant communiste. Nous avons vu par la suite que cet interné allemand choisit de lui-même des centaines et des milliers de nos camarades pour les envoyer aux gaz.

Ce chef d'hôpital — ce serrurier — nous fit passer un examen d'ap-

titude, et chacun reçut une question, qui devait être traitée en langue allemande. C'est uniquement grâce à notre connaissance de la langue allemande que nous avons été agréé à faire fonction d'infirmier à l'hôpital.

L'hôpital se composait d'un baraquement en bois : une écurie démontable de l'armée allemande. Il y avait encore, clouée sur la porte, la plaque de métal sur laquelle on lisait qu'en cas de morve il ne fallait pas faire pénétrer de chevaux dans cette écurie sans l'avoir désinfectée, selon les règlements en vigueur.

C'était le bloc 12. Là se trouvait l'infirmerie où régnait en grand maître ce serrurier allemand, aidé d'un jeune Polonais de 22 ans. Il avait plusieurs sous-aides ; mais chose qui nous attristait surtout, il y avait un médecin polonais, le Docteur ZENKTELLER, de Posnan, dont l'attitude nous surprit douloureusement.

Nous acceptions bien d'être maltraités par des serruriers, des coiffeurs, des condamnés de droit commun, etc..., mais qu'un médecin quinquagénaire frappât de plus jeunes confrères de la façon la plus brutale et qu'il les expédiât à la chambre à gaz, cela nous parut une énormité, une monstrueuse anomalie, et en un mot, un crime particulièrement odieux.

Le soir, après l'appel, tous ceux qui étaient malades devaient se présenter au secrétaire de leur bloc respectif pour être conduits à l'infirmerie. Il fallait d'abord passer la visite médicale chez le chef de bloc, et, si celui-ci jugeait que le détenu n'était pas malade, alors c'étaient les coups. Combien de malheureux ont été ainsi tués et combien se sont laissés mourir dans la crainte de passer devant le chef de bloc ! Ceux qui étaient déjà reconnus comme malades étaient conduits devant l'infirmerie du bloc 12. Là régnait, à part le chef de l'hôpital assisté de quelques Polonais, le Docteur ZENKTELLER. C'est lui qui était devenu avec le temps, l'homme le plus puissant de l'hôpital et l'homme de confiance des SS.

Pour faciliter le travail au moment d'envoyer le contingent bi-hebdomadaire à la chambre à gaz, le Docteur ZENKTELLER avait trouvé un moyen simple sinon ingénieux. Il désignait d'avance les victimes, inscrivait sur leur fiche d'admission au Bloc 7 (car les Allemands nous obligeaient à établir des fichiers), et faisait tatouer, sur leur bras gauche devant le numéro matricule, *la terrible lettre L (Leiche = cadavre). Et c'est ainsi que les condamnés à mort savaient plusieurs jours à l'avance le sort qui les attendait.* Pendant ce laps de temps ils ne recevaient aucune nourriture puisqu'ils étaient destinés à la chambre à gaz.

Oui, l'intelligence allemande poussait son organisation méthodique jusque-là.

Notre travail à cet hôpital consistait à établir les « observations » des malades, car chaque malade devait avoir sa feuille d'observations à jour, avec la courbe de la température et du pouls. Nous n'avions pas

de montres, aucun moyen de diagnostic mais des prescriptions thérapeutiques sommaires. *Comme nous ne disposions pas de médicaments, nous devions inscrire sur la feuille d'observations les médicaments que le malade aurait dû recevoir pour son cas.* Cette façon de concevoir la médecine en série permettait à la fourberie allemande de produire éventuellement — on ne sait jamais ce qui peut arriver — une belle feuille d'observations.

Ici, au Bloc 12, n'étaient soignés que les Allemands et quelques Polonais favorisés. Rarement y étaient admis les Français.

Pour nous remercier des soins que nous leur donnions : nettoyage de leur lit, des vases de nuit, etc..., ces malades « d'élite » nous rouaient journellement de coups. Si ces messieurs n'étaient pas servis assez rapidement, nous recevions immédiatement des coups. C'était leur façon de reconnaître nos soins. Combien avons-nous vu de professeurs d'Université hollandais, des professeurs tchèques, belges, des médecins français, « *tués* » par leurs malades?

Bloc 7 ou " l'Hôpital de Birkenau "

Il existait encore un deuxième bâtiment qui servait d'hôpital à Birkenau : c'était le Bloc 7. Quelle que soit l'horreur qu'une imagination puisse concevoir : les tortures de l'enfer, l'abomination d'une cour de pestiférés, elle n'arrivera jamais à se représenter celle de cette cour et l'intérieur de ce Bloc 7.

LA COUR.

A distance déjà, se percevait une affreuse odeur de pourriture et de fermentation de matières fécales. La porte de cette cour franchie, car ce bloc était entouré d'un mur de deux mètres de hauteur, un spectacle vraiment épouvantable effrayait aussitôt la vue.

A gauche, tout près de la porte, d'abord de pauvres diables avec des jambes brisées, des phlegmons, des œdèmes, toutes les infirmités imaginables d'impotents. Un peu plus loin, d'autres malades qui semblaient un peu moins affaiblis, marchaient en se traînant ; enfin, au fond de cette cours infâme, des morts et des vivants décharnés, mélangés les uns aux autres.

Dans les premiers mois de notre séjour à Birkenau, lorsque nous entrions dans cette cour, de tous côtés se tendaient les bras suppliants de ceux que nous connaissions et des cris nous déchiraient le cœur : « Docteur, aidez-nous ». Mais nous étions, hélas ! totalement impuissant ; notre assistance devait se limiter à quelques mots d'encouragement, d'espoir et de consolation, réconfort qui nous manquait à nous-même.

Cette masse d'inconcevable misère humaine, cette cohorte de diarrhéiques et de cachectiques était effrayante à voir. Tous d'une maigreur indescriptible, la plupart étaient presque entièrement nus, ayant souillé jusqu'à l'abandon, leurs vêtements et leur linge, qui n'étaient pas remplacés.

Trois caisses, au milieu de la cour, représentaient les waters. Ces caisses qui n'étaient pas souvent vidées débordaient de matières fécales et l'urine inondait le terrain dans un périmètre d'environ deux mètres.

Quel affreux spectacle que tous ces abandonnés, ces suppliciés, décharnés, se traînant misérablement jusqu'à cette caisse et qui, incapables de se tenir sur leurs jambes, tombaient dans l'ordure et agonisaient là jusqu'à ce que la mort vint mettre un terme à leur lamentable fin.

L'INTERIEUR.

Le Bloc 7 était un bâtiment en briques semblable à tous les autres. Au-dessus de la porte on pouvait lire les mots cyniques : « Infektionsabteilung » — (Maladies infectieuses). Lorsqu'on ouvrait la porte de cette salle, le premier mouvement était de reculer en se bouchant le nez tant l'atmosphère était écœurante, violente, lourde, irrespirable. Ce n'était que cris et gémissements. Dans les box, les malades étaient couchés par huit, dix, sur des couchettes qui pouvaient en tenir cinq assez serrés. La plupart étaient le plus souvent obligés de rester assis. Toutes les maladies, tous les traumatismes, étaient représentés dans cette geôle pathologique : typhus, pneumonie, cachexie, œdème, jambes et bras cassés, crânes fracturés, tous mélangés pêle-mêle. Comment les médecins, même s'ils avaient eu la possibilité de soigner ces pauvres gens, auraient-ils pu le faire sans médicaments et avec quelques bandes de papier en guise de pansement? On n'en trouvait pas. Parfois, on recevait dix, quinze comprimés d'aspirine pour 800, 900 malades. D'ailleurs à quoi bon des soins et des pansements, puisque deux fois par semaine sur les camions qui arrivaient, les médecins devaient charger tous les malades pour les envoyer à la chambre à gaz? La méthode allemande liquidait en bloc le matériel humain encombrant et hors d'usage.

En quels termes décrire l'effroyable spectacle de ce départ pour la tuerie scientifique?... Tous les malades étaient sortis dans la cour et si celle-ci n'était pas assez grande, on les alignait en rang par dix devant le bloc. La plupart étaient incapables de se tenir debout, alors on les rangeait assis par dix, l'un entre les jambres de l'autre. Souvent même on complétait les chiffres qui étaient exigés par les *médecins allemands* en ajoutant des morts. S'il n'y avait pas assez de morts, les chefs de bloc complétaient le stock par des détenus qui, fatigués, avaient obtenu la permission de ne pas aller au travail. Ce tableau funèbre nous a été offert en 1942, régulièrement deux fois par semaine : le lundi et le jeudi.

Au camp des femmes qui se trouvait en face du nôtre, les mêmes procédés étaient employés : nous pouvions voir, deux fois et même trois fois par semaine, des files de camions amener ces malheureuses à la chambre à gaz.

Mais ces femmes étaient vraiment admirables, *elles chantaient en allant à la mort*. En passant près de nous elles criaient « courage ! », et souvent nous avons entendu les notes de la *Marseillaise*.

A cette époque nous étions infirmier au Bloc 12, où nous étions

affecté au service des typhiques. Six semaines après le dur travail que nous avions fourni, l'inévitable se produisit : ce furent d'abord des douleurs dans les mollets, puis violents maux de tête, une fatigue générale : 39°6 de fièvre. Nous nous refusions tout d'abord à croire que c'était le typhus et nous avons continué notre travail. Trois jours après, nous étions complètement exténué et le chef de l'hôpital nous envoya au Bloc 7.

Nous nous rappelons qu'un jour, vers la fin du mois de septembre, nous nous trouvions nous-même intégré dans un groupe de cent malades à liquider et on nous hissait sur le camion. Par hasard, un chef de bloc polonais que nous avions soigné se trouvait là et nous reconnut. Il nous fit rentrer au bloc, nous coucha à notre place. Cette fois, notre vie était sauve. Mais combien d'autres *sélections* dans ce bloc n'avons-nous pas vues? Combien de fois n'avons-nous pas eu l'angoisse d'être expédié avec ces camarades?

Nous sommes resté là, couché, sans pouvoir bouger, sans avoir rien à manger ni à boire. La soif des fébricitants est terrible, surtout avec l'épuisement d'une diarrhée incoercible : quinze à vingt selles par jour, et lorsque la deshydratation est presque totale, pas une goutte d'eau pour remplacer celle qu'on a perdue.

Dévoré par les poux QUE NOUS POUVIONS RACLER SUR NOTRE CORPS, que nous écrasions en masse avec nos doigts, nous leur disions : « Non, tu ne me mangeras pas, il faut que je vive. »

Et nous pouvons affirmer que seuls ceux qui ont eu l'énergie nécessaire, une volonté féroce de revoir les leurs, de retrouver la douce France, de jouir enfin de l'écrasement de l'hégémonie allemande, et ceux-là seuls ont pu endurer toutes les tortures et supporter toutes les humiliations.

Après le typhus, ce fut la diarrhée persistante, et surtout les œdèmes de carence. Notre poids de 70 kilos était descendu à 45 kilos. Mais dans un sursaut d'énergie, et pour ne pas être qualifié de malade, nous sommes allé travailler.

Les deux premiers jours, on nous permit de faire fonction d'infirmier au Bloc 7. Il y avait là des malades avec d'énormes collections purulentes. Mû par un sentiment de pitié, nous nous sommes décidé à soulager ces pauvres gens. Muni d'un bistouri rouillé, d'une paire de pinces rouillées que nous avons désinfectés en les plongeant dans la teinture d'iode, nous avons, avec des moyens de fortune, incisé, vidé ces collections. Des litres de pus s'en écoulaient. Mais les médecins polonais, Docteur KRAUSE, de Kielce, qui étaient les chefs du bloc, ne voyaient pas notre intervention d'un bon œil ; ils préféraient rester allongés et bien se nourrir et ils nous envoyaient faire des corvées à l'extérieur. Les jambes enflées et ne pouvant presque plus nous tenir

debout, on nous faisait charrier des briques, mobiliser des paillasses, transporter les morts à la morgue et il y en avait des morts au Bloc 7! *Le chiffre était rarement inférieur à cent par jour.*

SONDERKOMMANDO

Nous entendîmes, un jour, parler d'un kommando (kommando spécial), où l'on réclamait un médecin et où, disait-on, l'on ne souffrait pas de la faim.

Nous voyant dépérir, nous avons demandé à être envoyé en qualité de médecin, au bloc où se trouvait ce kommando.

Nous avions cru que le « Sonderkommando » était un kommando qui s'occupait à brûler uniquement les morts ; mais dès notre entrée en fonction et notre contact avec ces codétenus, nous avons appris sa véritable destination. C'étaient eux, ces codétenus, dans ce kommando spécial, qui assuraient le service de mort à l'arrivée des trains, lorsque de nouveaux déportés de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie, de Belgique, de Hollande, de France, hommes, femmes et enfants innocents, devaient être immédiatement et directement conduits à la chambre à gaz et incinérés.

C'est là que nous avons eu l'occasion de recueillir le témoignage le plus précis sur les actes de barbarie commis par les SS.

Voilà comment ceux-ci procédaient :

Lorsqu'un convoi arrivait en gare d'Auschwitz, tous les déportés devaient quitter les wagons, abandonner les bagages sur le quai, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. *Le médecin allemand était là* et ces malheureux se sentaient rassurés en apercevant *la voiture ornée de la Croix-Rouge,* mais ils ignoraient QUE CETTE VOITURE TRANSPORTAIT LES GAZ qui, une ou deux heures après, devaient les tuer.

Le médecin allemand « de service » faisait défiler devant lui d'abord les hommes et, d'un signe de la main, ils les séparait en deux groupes : à gauche et à droite. On pouvait remarquer qu'un groupe était formé par les hommes les plus solides, les plus robustes ; mais ce groupe ne dépassait jamais 15 ou tout au plus 20 % de l'effectif arrivé.

Pour les femmes, même méthode : *elles défilaient devant le médecin allemand qui, indifférent, la cigarette à la bouche,* faisait toujours un signe de la main : à gauche, à droite, à gauche, à droite. Toutes les femmes qui étaient accompagnées par des enfants, de même que les

femmes en état de grossesse apparente et les personnes âgées, étaient réunies dans le même groupe.

Le triage terminé, les Allemands, avec une politesse sadique, faisaient monter les malheureuses dans les camions qui se trouvaient là. *Il fallait voir les officiers leur donner galamment la main pour les aider à monter, leur passer les enfants.* On aurait cru, et beaucoup s'y sont laissés prendre, que ces Allemands avaient au cœur quelque sentiment humain ; mais le camion démarrait et les conduisait à la chambre à gaz. Suprême fourberie.

Jusqu'à la fin de janvier 1943, il n'existait pas de fours crématoires à Birkenau. Il y avait, au milieu d'une petite forêt de bouleaux, à environ deux kilomètres du camp, une maisonnette d'aspect paisible, dans laquelle avait habité une famille polonaise expulsée ou assassinée. Depuis longtemps cette maisonnette avait été aménagée en chambre à gaz.

A plus de cinq cents mètres de là se trouvaient deux baraquements : les hommes étaient rangés d'un côté, les femmes de l'autre. Très poliment, très gentiment, on leur faisait un petit discours : « Vous arrivez de voyage, vous êtes sales, vous allez prendre un bain, déshabillez-vous en vitesse. » On distribuait des serviettes et du savon et, subitement, les brutes se réveillaient, prenaient leur vraie figure : on obligeait à grands coups, ce troupeau humain, ces hommes, ces femmes à sortir nus, été comme hiver, et ils devaient franchir ainsi les quelques cents mètres qui les séparaient de la « salle de douche ». Au-dessus de la porte d'entrée se trouvaient les mots « Brausebad » (bains-douches). Au plafond, on pouvait même voir des pommes à douche, qui étaient cimentées mais qui n'ont jamais distribué d'eau.

Ces pauvres innocents étaient entassés, serrés les uns contre les autres et là commençait la panique : ils comprenaient enfin quel sort les attendait, mais les coups de matraques et les coups de revolver ramenaient le calme rapidement et tous pénétraient enfin dans cette chambre mortelle. Les portes étaient fermées et dix minutes après la température était assez élevée pour faciliter la volatilisation de l'acide cyanhydrique, car c'est avec de l'acide cyanhydrique que les condamnés étaient gazés. C'était le « Cyklon B », terre à infusoires imprégnée de 20 % d'acide cyanhydrique, qu'utilisait la barbarie allemande.

Alors, par une petite lucarne, le SS *Unterscharführer* MOLL lançait les gaz. Les cris qu'on entendait étaient effrayants ; mais au bout de quelques instants, un silence complet régnait. Vingt à vingt-cinq minutes après, fenêtres et portes étaient ouvertes pour aérer et les cadavres immédiatement jetés dans des fosses où on les brûlait ; MAIS LES DENTISTES AVAIENT, AU PREALABLE, VERIFIE CHAQUE BOUCHE POUR EN EXTRAIRE LES DENTS EN OR. On s'assurait de même si les femmes n'avaient pas intimement dissimulé des

bijoux et leurs cheveux étaient coupés et méthodiquement réunis pour une destination industrielle.

Le rendement de cette chambre à gaz ne parut pas suffisant. On ne pouvait gazer que 400 à 500 personnes par jour. Or, avec le plan gigantesque de destruction de tous ses adversaires que le grand Reich avait prévu, et l'on sait combien ils étaient nombreux, on avait commencé, au mois d'août 1942, à construire les fours crématoires.

Quatre fours crématoires ont surgi de terre : constructions ultra-modernes, que seuls des techniciens allemands ont pu concevoir. Ils étaient surmontés de grandes cheminées comme en possèdent les usines. De ces quatre fours, deux avaient neuf foyers et deux en possédaient six. Dans chaque foyer, on pouvait incinérer six cadavres à la fois en l'espace de cinquante minutes environ. Au total : 180 corps réduits en cendres dans une heure. Technique allemande vraiment très poussée.

Pour donner une idée de la puissance destructive et de l'importance de ces fours, nous dirons simplement que, pour activer les flammes, chaque foyer était muni d'un ventilateur électrique de 12 HP.

Fin janvier 1943 ces fours furent inaugurés solennellement. Une commission composée de hautes personnalités allemandes vint de Berlin assister à la première opération de gazage et de crémation. Par de petites lucarnes il leur fut aisé de surveiller la marche de l'asphyxie à l'intérieur sans risque pour leur propre personne. Ces messieurs se déclarèrent très satisfaits, car la petite cérémonie terminée, ils rassemblèrent tout le personnel du kommando spécial et firent un petit discours en lui promettant qu'il serait bien traité. Finalement, il y eût distribution de cigarettes, de tabac et d'alcool.

Jamais aucun peuple n'avait jusqu'à ce jour, imaginé, conçu et réalisé industriellement la « liquidation intégrale » de 180 êtres humains à l'heure. *L'Allemagne pouvait être fière.*

C'est ainsi que nous avons pu voir à Auschwitz, pendant près de trois ans, arriver des convois de toutes les parties de l'Europe, et disparaître, s'évanouir en flammes et en fumée dans le ciel d'Auschwitz. *Sans exagération, on peut estimer à quatre ou cinq millions le nombre de victimes qui ont péri de cette façon dans ce camp de la mort.* Exécution « Kolossale » tout à fait digne de la Kultur allemande.

En nous rendant compte du rôle que jouait le Sonderkommando, nous avons été bouleversé et nous avons résolu de faire des démarches pour quitter ce kommando par tous les moyens.

Et ces malheureux du Sonderkommando, qui se figuraient qu'en raison des occupations odieuses auxquelles ils étaient astreints, sous peine de mort, leur vie pourrait être épargnée, ne se doutaient pas du sort que la « technique » allemande leur réservait.

Pour que le voile fût bien tiré sur tant d'horreurs, ces bagnards de la mort étaient tenus au secret dans un bloc spécial, dont l'étanchéité ne leur permettait pas d'être renseignés sur leur propre avenir.

Venus de loin, obligés au silence et bien gardés, ils disparaissaient sans laisser de trace, dans un total mystère.

Ces témoins gênants assistaient en effet au déshabillage ainsi qu'au gazage et « liquidant » ensuite les cadavres, ils eussent pu quelque jour avoir la langue trop longue, aussi tous les trois ou quatre mois, la prudence allemande les « liquidait » à leur tour. Les équipes étaient ainsi radicalement et définitivement renouvelées.

Nous réussîmes à obtenir notre changement, et on nous envoya au mois de mars, comme médecin, au camp des Tziganes.

Les Allemands y avaient rassemblé presque tous les Tziganes de l'Europe entière. Encore une race dangereuse pour la Grande Allemagne ! Nous y avons rencontré des Bohémiens originaires de Lyon et de Bordeaux. Comme le typhus avait gagné ce camp, chose inévitable dans les conditions d'hygiène qui y régnaient, les *médecins allemands* avaient trouvé un moyen radical pour juguler l'épidémie en envoyant à la chambre à gaz 2.500 Bohémiens en une seule journée.

Nous ne sommes resté que fort peu de temps au camp des Tziganes et nous avons été renvoyé au camp de Birkenau. Là, nous avons appris que des Israélites grecs étaient arrivés et que parmi eux il s'en trouvait beaucoup qui avaient déclaré avoir eu le paludisme. Aucun examen n'ayant été pratiqué, tous ceux qui avaient fait cette déclaration furent traités par la « vitaminothérapie », disaient les médecins allemands, mais en fait reçurent *une injection intra-cardiaque d'une solution d'acide phénique*, mort immédiate. Le SS Untersturmführer Docteur RHODE fût le médecin du camp à cette époque.

A ce moment, la rumeur circulait également que l'on stérilisait les Juifs. *Un médecin-lieutenant de l'aviation* se trouvait au camp et choisissait des Juifs pour les faire stériliser par les rayons X.

Nous ne voulions pas croire à de telles atrocités ; mais nous fûmes bien obligé de nous rendre à l'évidence quand, environ quinze jours plus tard, on nous annonçait la visite du Professeur Dr SCHUMANN.

Nous avons eu personnellement la faveur insigne de lui être présenté, et il nous a déclaré vouloir mettre dans notre service (au Bloc 12) quarante détenus qui étaient en traitement chez lui, sans nous dire de quoi il s'agissait. Il nous demandait de faire pour chacun une feuille d'observations, de prendre la température et le pouls deux fois par jour et d'observer les modifications qu'ils pourraient présenter.

Nous ne pouvions observer que de légers érythèmes au niveau du scrotum. Ces détenus nous déclaraient qu'ils avaient été amenés au camp des femmes. Là, leurs testicules avaient été exposés sur un appareil où l'on faisait passer un courant électrique. D'après la description, on reconnaissait l'appareil à rayons X.

De huit jours en huit jours, on venait en chercher plusieurs que l'on amenait au camp d'Auschwitz. A leur retour, ils nous racontaient

qu'on leur avait prélevé du sperme en leur faisant, avec une brutalité indescriptible, un massage de la prostate.

Deux mois plus tard, on les reconduisait de nouveau au camp d'Auschwitz et lorsqu'ils rentraient, après huit ou quinze jours, ils nous montraient qu'on leur avait enlevé un testicule.

Beaucoup d'entre eux mouraient rapidement, affaiblis moralement et physiquement : on les forçait à retourner au travail, qui les achevait. Ceux qui survivaient étaient ramenés, au bout de deux mois à Auschwitz pour que le deuxième testicule leur fût enlevé.

Ces opérations furent pratiquées, en présence du Professeur SCHUMANN et d'un médecin SS, le Docteur ENTRES, par un chirurgien polonais, interné lui-même, le Docteur DOEHRING.

Ce chirurgien opérait avec une assez grande brutalité. Les patients recevaient une anesthésie locale sommaire, leurs cris étaient effroyables à entendre. Souvent les deux testicules furent enlevés d'emblée. Les suites opératoires furent catastrophique : hémorragies, septicémie, atonie des plaies qui n'en finissaient pas de se refermer. Beaucoup de ces malheureux mouraient rapidement des suites opératoires.

Peu importait leur mort puisque ces cobayes avaient déjà rendu le service qui leur était demandé.

La Bactériologie et la Biologie au service de la barbarie

Nous avons quitté Birkenau en juillet 1943, pour aller travailler, comme bactériologiste, à l'Institut d'Hygiène des SS. C'était un laboratoire installé d'une façon ultra-moderne. Presque tous les instruments : étuves, centrifugeuses, etc..., portaient la marque : JOUAN - PARIS.

Nous faisions des analyses pour les détenus, pour les SS et pour la Wehrmarcht.

Avant de parler du travail de l'Institut d'Hygiène, nous voulons donner un aperçu sur cette organisation et son personnel SS.

L'Institut d'Hygiène se composait d'un grand bâtiment à deux étages qui se trouvait à environ quatre kilomètres du camp d'Auschwitz. Son chef était le SS Hauptsturmführer, Docteur en médecine et Docteur ès-sciences naturelles de l'Université de Chicago, Bruno WEBER, originaire de Frankurt-sur-Main, un homme âgé de trente-et-un ans, qui, nous le reconnaissons, avait des connaissances assez larges, mais superficielles dans le domaine de la bactériologie, de l'histologie et de la chimie. Le sous-chef était le SS Obersturmführer, Docteur DELMOTTE, qui, son nom l'indique, était d'origine belge ; un deuxième sous-chef, le SS Untersturmführer, Docteur Hans MUNCH, originaire de Munich, et plusieurs sous-officiers, caporaux et soldats SS.

Le travail des SS consistait uniquement à contrôler notre travail, à le critiquer, quoique leurs compétences fussent insuffisantes, et surtout à nous surveiller.

L'Institut comprenait :

— Au rez-de-chaussée, laboratoire de bactériologie, laboratoire de biologie, d'histologie et d'anatomie pathologique, et cuisine pour les milieux de culture.

— Au premier étage, laboratoire de chimie, laboratoire de sérologie, Wassermann et autres, et laboratoire pour les agglutinations, séro-diagnostics de Vidal, etc...

— Au deuxième étage, était installé un laboratoire de recherches.

C'est dans ce laboratoire que notre camarade, le Docteur LEWIN, assistant de M. le Professeur BAUDOUIN, et un chimiste polonais, un pharmacien et plusieurs aides, travaillaient pour la préparation du sérum desséché pour groupes sanguins.

Le sang employé provenait de détenus malades qui se trouvaient à l'hôpital, auxquels on avait fait, au préalable, la détermination du groupe sanguin. Pour augmenter le pouvoir agglutinant, il leur était injecté du sang contraire à leur groupe. Ensuite, le sous-officier SS Unterscharführer, Johannès ZABEL, peintre en bâtiments de son métier, allait faire un prélèvement de sang et rapportait de chaque malade 700, 800 et jusqu'à 1.000 cc. de sang. Nous ignorons si ces malades sont morts ou s'ils ont survécu à ces petites interventions. Seulement, étant donné le régime auquel nous étions soumis, nous doutons fort que beaucoup de ces malades aient pu supporter de telles saignées.

C'est également ce même sous-officier, souvent accompagné de notre chef, qui allait à Birkenau aux fours crématoires pour nous rapporter *des malles pleines de chair humaine destinée à la préparation des bouillons de culture*. Et ceci se pratiquait régulièrement une fois par semaine. *Cette chair humaine ne provenait pas de gazés, mais de fusillés.*

Au laboratoire, étaient occupés des détenus spécialistes et chacun ne devait travailler que dans une seule branche. C'est ainsi par exemple que personnellement nous étions affectés aux travaux sur la diphtérie.

Les examens qui étaient faits étaient exécutés avec le plus grand soin, car la surveillance était terrible et nous redoutions les conséquences d'une erreur.

La confiance ne régnait pas autour de nous. Nous devions conserver les étalements pendant plusieurs jours pour pouvoir les présenter aux chefs à chaque demande ; mais cependant, quand nous savions qu'un examen appartenait à un détenu, nous ne donnions jamais un diagnostic positif. C'eût été la signature de son arrêt de mort. Les Allemands redoutaient les maladies infectieuses ; ils avaient trouvé une méthode radicale pour les supprimer : l'utilisation systématique de la chambre à gaz et du four crématoire.

Combien de dizaines d'échantillons de crachats où les B. K. fourmillaient que nous avons donnés comme négatifs? Ceux qui n'ont pas vécu dans un camp de concentration ne pourront certainement pas comprendre notre geste. Comment ! Fournir des résultats erronés?... En agissant ainsi nous avons simplement prolongé la survie de nos camarades. De toutes façons ils n'étaient pas soignés.

Au laboratoire de bactériologie, nous avons travaillé avec le Professeur TOMASEK, professeur de bactériologie de l'Université de Brno (Tchécoslovaquie), détenu pour avoir aidé un de ses collègues à s'enfuir de son pays. Il était élève de CALMETTE et de ROUX. Qu'il nous soit permis de rendre ici hommage à cet homme, le plus intègre que nous ayons rencontré au camp de concentration. Imprégné de culture française, il se plaisait à converser avec nous dans notre langue. Il nous raconta un jour, qu'ayant écrit un livre de bactériologie, son premier manuscrit était rédigé en français et qu'il l'avait traduit ensuite dans sa langue maternelle.

Avec le Professeur TOMAŠEK nous nous entretenions souvent des brutalités des Allemands, et nous étions d'accord pour admettre que tous les Allemands, *sans distinction,* étaient coupables des atrocités commises dans les camps de concentration.

Nous avions énormément de travail au laboratoire. Les SS qui le dirigeaient avaient tout intérêt à avoir un très grand nombre d'analyses, pour ne pas être envoyés au front. C'est pourquoi ils prélevaient le sang, les urines, les matières fécales, crachats, frottis de gorge à des détenus qui, quelques jours après, étaient envoyés à la chambre à gaz. Nous qui savions l'inutilité de tous ces examens, nous étions obligés de les exécuter avec un semblant de sérieux.

Ils poussèrent même le cynisme plus loin ; dans les derniers mois de 1944, lorsque le front russe se rapprochait d'Auschwitz et que tous les hôpitaux militaires étaient déjà évacués à l'arrière, nos chefs SS avaient inventé un moyen pour faire des analyses : avec un écouvillon qui servait à prélever les fausses membranes dans la gorge, ils faisaient de nombreux prélèvements de matières fécales dans le rectum. C'était l'amusement spécial de certains SS : les Rottenführer KAPMAYER, SENDER et autres ; ils trouvaient plaisant d'aller au camp des femmes, de les faire déshabiller, de les faire défiler devant eux pour ces prélèvements au rectum. De cette manière, nous recevions 2.000, jusqu'à 3.000 échantillons de matières par jour à examiner, pour découvrir les porteurs de germes du bacille typhique.

Il eût été impossible d'accomplir un travail aussi gigantesque en une journée, si nous n'avions pas adopté une méthode simple : nous prenions des boîtes de Pétri divisées en douze ou seize carrés, dans chacun, nous passions toujours le même écouvillon sur toutes les cases et nous détruisions les autres. De toutes façons, nous ne voulions pas trouver de porteurs de germes.

Un autre travail stupide que nous étions obligé de faire : c'était de déterminer les causes de la mort de lapins qui périssaient dans les fermes ou chez les SS, de faire des autopsies de poulets, de poussins, de canards, d'oies, de chevaux, de vaches, de poulains, etc... Et c'est grâce à ces recherches si nous sommes resté vivant puisque, comme tous nos camarades, nous faisions cuire les cadavres de ces bêtes crevées pour nous en nourrir.

Nous étions indigné qu'on nous obligeât à faire ces autopsies, à faire des ensemencements et à rédiger des rapports pour déterminer les causes de la mort d'un lapin, en sachant qu'au même moment, ces assassins qui nous ordonnaient ce travail, étaient en train de faire gazer et brûler des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants innocents.

Un dernier exemple de la bestialité et de la perversité de médecins allemands. Le Standortarzt (médecin de la Place) SS. Sturmbannführer, Docteur WIRTZ, ce renommé gynécologue, qui choisissait des femmes pour les utiliser comme cobayes, nous a adressé au laboratoire, en juillet

1944 — à cette même époque la barbarie allemande gazait chaque jour 6.000 hommes, femmes et enfants innocents — nous a adressé, disons-nous, dans une enveloppe un tout petit lapin crevé âgé d'environ cinq jours, accompagné d'une lettre nous demandant de déterminer les causes de la mort de ce pauvre animal. Nul ne pourrait imaginer notre fureur et notre indignation devant de telles horreurs.

Et toujours avec un semblant de sérieux nous étions obligés de pratiquer l'autopsie de ces animaux, de faire des cultures et de rédiger un rapport pour expliquer pathologiquement le décès de ces animaux.

Comment ces médecins tenteront-ils de justifier la mort de nos parents, de nos femmes, de nos enfants, de nos frères et sœurs, enfin de tant de millions d'êtres humains massacrés par eux?

Evidemment, le caractère du peuple allemand est anormal. Ces sensibles Allemands peuvent pleurer la mort d'un petit chien, mais peu leur importe celle de centaines de milliers de gens qu'ils massacrent froidement pour en exploiter les cadavres.

Notre chef, le Docteur WEBER, avait entrepris divers travaux scientifiques et pour tous ces travaux il y avait toujours des détenus qui lui servaient de cobayes. Après son grand dada qui était les globulines (sérum test pour groupes sanguins), il voulait trouver un diurétique : ce fut un jour des cafards desséchés et broyés que les détenus devaient avaler à doses différentes. Ceux-ci étaient soumis à un régime spécial, c'est-à-dire ne devaient rien manger ni boire pendant vingt-quatre heures et les urines leur étaient prélevées par une sonde à demeure.

Des examens histologiques (Docteur LEVY-COBLENTZ et Professeur KLEIN, de Strasbourg), et bactériologiques (Professeur TOMASEK, de Brno) furent entrepris sur les cafards. L'examen bactériologique a montré que l'hôte habituel de l'intestin et de tout l'organisme de cet insecte est le B. Prodigiosus ; c'est probablement au pigment secrété par cette bactérie qu'est due la couleur de l'insecte.

Le Docteur DELMOTTE fit sa thèse sur les modifications du suc gastrique au cours du typhus exanthématique ; dans ce but il prélevait plusieurs fois par jour à des détenus malades leur suc digestif et les torturait pour cette opération.

Le Docteur MUNCH, lui, manquait de suite dans les idées, et commençait presque tous les jours un nouveau sujet. Nous tenons à signaler spécialement son travail sur le traitement du rhumatisme articulaire. Il prétendait que l'origine de ces douleurs rhumatismales provenait de granulome dentaire et qu'en faisant des injections des filtrats streptococciques (cultivés à partir de ces granulomes) à des rhumatisants, on devait assurer leur guérison.

Il y avait à l'hôpital, à Auschwitz, quelques rhumatisants. C'est ainsi que le Docteur MUNCH leur arrachait les dents l'une après

l'autre pour que les streptocoques, grands et petits, pussent être cultivés et pour que le filtrat fût préparé.

Nous avons surtout retenu le nom d'une de ces victimes, car c'était un Français : PESSOT. Nous ignorons si ce malheureux a eu la chance ou non de revenir en France, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il n'avait plus de dents. Nous ignorons si ses rhumatismes ont été guéris.

Nous avons déjà parlé du camp des Tziganes à Auschwitz. Dans ce camp avait éclaté une épidémie de « Noma », épidémie très grave, qui faisait des ravages parmi les enfants du camp. Or, les médecins allemands avaient découvert là un nouveau domaine de recherches scientifiques. On nous envoyait des frottis de Noma pour que nous trouvions le microbe qui pourrait être mis en cause. Nous avons fait plusieurs centaines d'examens en milieu aérobie et anaérobie ; nous n'avons jamais découvert une autre forme que l'association fuso-spirillaire. Les examens de sang ne révélaient qu'une leucocytose sans grande modification de la formule sanguine. Le dosage de l'acide ascorbique et d'autres éléments du sang n'ont rien révélé d'anormal. Plusieurs fois il nous fut amené au laboratoire *des têtes détachées du tronc de ces malheureux enfants,* pour que nous puissions faire nous-même tous nos prélèvements en vue d'examens bactériologiques, histologiques, etc...

Nous pouvons dire qu'il n'a pas été trouvé d'éléments nouveaux dans l'étiologie spécifique de cette maladie. Mais pourquoi les médecins allemands (Docteur MENGELE et Docteur THILO) n'ont-ils pas plutôt pensé, comme nous le pensions nous-même, que cette épidémie de Noma était due à la misère, au manque d'hygiène et de nourriture auxquels étaient soumis ces enfants, plutôt qu'à toute autre cause. De toutes façons, ces petits enfants, ennemis du grand Reich, devaient mourir dans la chambre à gaz. Alors pourquoi ne pas les traiter en véritables cobayes?

D'autres travaux scientifiques nous occupaient. Le Docteur MENGELE avait rassemblé une dizaine de jumeaux ; il voulait vérifier si la constitution humorale et organique était identique chez les jumeaux. En conséquence, on devait faire le dosage de tous les éléments du sang, de l'urine, toutes les recherches sérologiques de la formule sanguine ; enfin, en vue de compléter son examen, *il n'hésitait pas à faire tuer ces enfants afin de pouvoir pratiquer les autopsies et étudier à fond la question.*

Nous disions que nous étions chargé de faire des examens de diphtérie et de trouver des techniques nouvelles de diagnostics. Nous n'étions pas venu au camp de concentration pour faire progresser la science allemande ; le lieu où nous nous trouvions ne nous disposait pas non plus à faire des découvertes. Néanmoins, nous étions obligé de travailler. Nous avons essayé divers milieux de cultures, le sérum coagulé, milieu

au tellurite de potassium, et nous pouvons conclure que le meilleur milieu pour le diagnostic de la diphtérie reste le sérum coagulé.

Cependant, s'il s'agit de dépister des porteurs de germes et faire des analyses en série, nous estimons que le milieu Clauberg II doit être considéré comme milieu de choix. Les ensemencements qui proviennent de non diphtériques ne poussent pas ; donc les cas négatifs sont éliminés, et pour tous ceux qui ont poussé, on fait un étalement et coloration selon la méthode de Gram et Neisser. Nous avons acquis la conviction que cette dernière méthode est excellente pour établir le diagnostic du bacille diphtérique.

Le milieu Clauberg III, qui doit permettre le diagnostic macroscopique, ne nous paraît pas très bon, puisque nous avons pu constater que souvent les levures, sarcines et même le staphylocoque donnent des colonies noirâtres avec ce halo bleu indiqué par l'auteur comme caractéristique du bacille diphtérique.

Un autre inconvénient de ce milieu, c'est que les nombreux colorants que renferme le milieu empêchent le développement normal des bacilles et leur forme morphologique en est transformée au point de n'être plus reconnaissable au microscope.

Nous avons fait beaucoup d'examens de frottis de plaies de guerre, nous avons pu nous rendre compte que la diphtérie des plaies était chose rare. Ce sont des bacilles très rapprochés du bacille diphtérique que l'on rencontrait dans ces plaies, mais qui, après étude détaillée, fermentation des sucres et inoculation au cobaye, ne se reconnaissaient plus pour de vrais bacilles diphtériques.

Nous l'avons observé pour des cas de diphtérie oculaire et de diphtérie vulvaire.

Fréquemment, en effet, nous recevions du camp des Tziganes, des prélèvements oculaires pour la recherche du bacille diphtérique. Nous trouvions, dans les cultures sur sérum coagulé, les bâtonnets ayant tous les caractères morphologiques et tinctoriaux du vrai bacille diphtérique ; mais l'inoculation intradermique aux cobayes nous montrait que ces souches ne présentaient pas de toxicité.

Nous avons également fait de très nombreuses cultures pour le B. K. sur milieu de Pétrognani. Il nous est impossible de nous souvenir du pourcentage, des crachats ou liquides de ponction dont les examens avaient été négatifs, même après homogénisation à l'antiformine et qui étaient devenus positifs après culture de quinze jours à trois semaines.

Nous estimons que ce milieu est très bon et que cette culture doit être faite pour chaque crachat négatif à l'examen direct.

Notre ami, le Docteur LANDAU, de Berck, a pu rassembler et identifier plus de soixante souches de paratyphiques A chez des détenus qui arrivaient de Hongrie, en l'été 1944. A ce sujet, nous avons eu une très vive controverse avec le chef, le Docteur WEBER. Celui-ci soutenait qu'il n'y avait pas de para A et sur notre proposition de faire

vérifier nos souches à l'Institut de Berlin, adressa toutes nos souches à cet Institut, d'où nous reçumes confirmation.

Nous étions traité par les Allemands plus cruellement que ne le furent jamais des esclaves, même chez les Romains. Chez eux l'esclave avait une valeur matérielle que leurs maîtres respectaient. Nous, chez les Allemands, nous n'étions rien, moins que rien, en face de l'indifférente cruauté de ces barbares.

Nous voulons simplement signaler qu'à notre laboratoire, où nous avions cinq moutons auxquels nous prélevions une ou deux fois, à tour de rôle, du sang pour les Wassermann, il nous avait été formellement interdit par le Docteur WEBER de nous servir de ce sang de mouton pour faire les milieux de gélose au sang. Il voulait que ce fût *l'un de nous,* du laboratoire de bactériologie, *qui se laissât prendre le sang par un camarade pour préparer ces milieux de culture.* Ainsi, malgré notre maigre ration alimentaire, nous étions encore obligés de fournir 10 à 15 cc. de sang par semaine pour les milieux de cultures.

Quand un auto-vaccin, destiné à un Allemand, était préparé par nous, nous devions, pour l'éprouver, nous soumettre à recevoir une première injection de 2 cc. choisie par le chef en personne, avec une ampoule prise au hasard.

Résumé et considération sur les crimes scientifiques commis par les médecins allemands

Nous avons retracé notre vie au camp de concentration, afin de pouvoir donner un aperçu sur ces camps. Etant donné notre profession, notre spécialisation, nous avons été à même, mieux que tout autre, de juger de près l'attitude et les agissements du corps médical allemand.

La médecine est un sacerdoce sous toutes les latitudes et le devoir des médecins est de soulager les souffrances de l'humanité. La haine s'efface devant elles. Au premier contact, nous avons été très frappé de constater, au contraire, que les médecins allemands agissaient tous de la même manière, avec un parfait mépris de la vie humaine. Les déportés étaient considérés par eux, non comme des hommes, mais uniquement comme du « matériel humain », matériel et machines vitales qu'on employait à faire travailler au-dessus de leur résistance, et que l'on supprimait, par les méthodes les plus brutales et pour les remplacer par d'autres, lorsque le rendement était devenu déficient.

Ce sont les médecins qui assistaient au triage, quand les convois, les trains bondés d'hommes, de femmes et d'enfants, arrivaient en gare. Ce sont eux qui faisaient rentrer au camp les hommes et les femmes les plus aptes au travail de bagnard, *et ce sont eux qui désignaient les vieillards, les faibles, les femmes qui avaient des enfants, les femmes enceintes pour les envoyer à la chambre à gaz.*

Au camp des femmes, les médecins allemands demandaient s'il y avait des femmes en état de grossesse, afin, disaient-ils avec une fourberie bien teutonne, qu'on puisse leur donner double ration alimentaire, et les malheureuses qui ajoutaient foi aux paroles de ces médecins étaient envoyées le lendemain à la chambre à gaz.

Au camp des hommes, les médecins allemands faisaient défiler nus devant eux tous les hommes pour les trier et envoyer à la mort ceux qu'ils jugeaient inaptes au travail. (La même méthode était appliquée au camp des femmes.) Ceux qui se présentaient comme malades à l'infirmerie étaient examinés par les médecins allemands et le plus grand nombre était dirigé vers la chambre à gaz. Parmi ceux qui étaient admis à l'hôpital, si on peut appeler de ce nom l'infâme baraquement où ils étaient entassés par trois et quatre dans un lit sans linge, sans

couverture ni médicaments, *les médecins allemands* se présentaient dans la salle et *désignaient ceux qui devaient recevoir une injection intra-cardiaque d'acide phénique.*

Mais les Allemands sont des hommes de science et chaque Allemand instruit doit avoir effectué un travail scientifique. C'est ainsi que nous avons vu surgir au camp de Birkenau, au mois de mars 1943, le lieutenant d'aviation : le Professeur Dr SCHUMANN. Nous avons appris ultérieurement qu'on l'appelait « Rassenforscher » (chercheur sur les races). Après l'appel, il passait dans les rangs et choisissait de nombreux détenus qui étaient envoyés pour être soumis aux rayons X à l'hôpital ; huit jours après, on leur faisait un prélèvement de sperme après un brutal massage de la prostate. Au bout d'un mois, ces détenus étaient conduits à l'hôpital où on leur faisait l'ablation d'un testicule. Un mois après cette opération, le deuxième testicule était également enlevé à un grand nombre de ces victimes. Ces opérés étaient renvoyés dans leurs kommandos respectifs. Amoindris par le choc moral et par le choc opératoire, le plus grand nombre a péri rapidement. Il existe quelques rescapés, dont certains ont été examinés par M. le Professeur COURRIER, du Collège de France, et présentés à l'Académie de Médecine.

Quand nous sommes venu de Birkenau à Auschwitz, en juillet 1943, nous avons appris qu'il existait au Bloc 10 de ce camp, des femmes qui servaient à des expériences. Voici les renseignements que nous avons recueillis à ce sujet :

C'était un médecin SS, Hauptsturmführer, Docteur WIRTZ, et un médecin civil, le Docteur GLAUBERG, gynécologue, qui faisaient des expériences de stérilisation et de fécondation artificielle. Nous avons pu, par la suite, voir plusieurs de ces femmes et les interroger. Nous avons appris ainsi qu'on leur faisait des injections sclérosantes dans les trompes, et des ovariectomies et hystérectomies basses et hautes. Elles étaient 500 à 600 femmes dans ce bloc ; les fenêtres étaient closes et barricadées par des planches à cause des hommes qui se trouvaient en même temps au camp. Ces femmes vivaient là dans une obscurité complète, sans autre éclairage que la lumière électrique, parcimonieusement distribuée. Au fur et à mesure des décès, les vides étaient comblés. Le typhus, la typhoïde, la scarlatine et la diphtérie y faisaient d'affreux ravages.

Nous devons ici exprimer notre admiration à une doctoresse française, Mlle HAUTVAL (*) qui, en 1943, a refusé au Docteur WIRTZ de l'assister dans ses tristes expériences et fut de ce fait envoyée au camp des femmes à Birkenau. Nous sommes heureux d'apprendre que cette

(*) Qu'il nous soit permis de remercier ici le Docteur HAUTVAL pour son récit sur Auschwitz et Ravensbrück.

courageuse Française a pu échapper à l'enfer d'Auschwitz et a pu regagner la France.

Mais il y avait un médecin d'origine allemande, le Docteur SAMUEL, interné lui-même, et qui se prêtait de bonne grâce à toutes les demandes du Docteur GLAUBERG et du Docteur WIRTZ, et qui avait mis au point, nous a-t-il dit, un instrument pour pouvoir photographier l'utérus et les trompes. Nous savons seulement qu'un jour de septembre 1944, il fut appelé au bureau politique et on ne le revit plus jamais. C'était la manière habituelle dont les Allemands payaient leurs serviteurs trop dévoués et trop zélés, peut-être ceux qui en avaient trop vu et savaient trop. Septembre 1944 : c'était la débâcle, les témoins devenaient gênants pour les criminels de guerre.

Aperçu sur les expériences faites dans les Camps de femmes d'Auschwitz et de Ravensbrück

Docteur HAUTVAL Adélaïde
Chevallier de la Légion d'Honneur

I - A AUSCHWITZ

A Auschwitz, les expériences faites sur les prisonnières n'étaient pas pratiquées au camp même des femmes à Birkenau, mais les SS avaient réservé à cet usage un bloc spécial situé dans le camp des hommes. C'était le Bloc 10, de sinistre réputation, mais on n'avait que peu de précisions au sujet de ce qui s'y passait réellement. On parlait surtout de stérilisation pratiquée sur les femmes en pleine jeunesse, mais pour le reste on en était réduit aux suppositions.

Voici la situation en mars-juillet 1943. Le bloc contenait jusqu'à 500 « cobayes », toutes Juives, de nationalités diverses, Françaises, Belges, Grecques, Slovaques, Hollandaises, etc... Les convois étaient en général sélectionnés tout de suite à la descente du train par les médecins SS et les victimes choisies dirigées sur le bloc en question. Selon le genre de leurs expériences, ces messieurs « faisaient leur marché ». Aux uns il fallait des femmes mariées, aux autres des jeunes filles, aux troisièmes un mélange de toutes catégories. Les conditions d'hygiène étaient en général meilleures qu'au camp des femmes, ceci non pas pour des raisons humanitaires — oh non ! — mais tout d'abord il était dans leur intérêt de maintenir leurs « sujets » d'expériences dans un état relativement bon, car, dans les conditions habituelles du camp, ils seraient morts avant qu'on puisse se rendre compte du résultat des essais. Puis, il fallait soigner la façade, faire en sorte que les gens n'aient pas trop peur, il fallait les allécher. A cet effet, le médecin général SS prenait un air faussement humanitaire, faisant semblant d'avoir un vif souci des conditions matérielles des victimes. Celles-ci ont été souvent étonamment naïves et ne demandaient qu'à croire qu'on ne leur voulait aucun mal. Malgré cela, il fallait mener une lutte très difficile, par exemple contre l'envahissement toujours grandissant des poux. Les

moyens de désinfection étaient insuffisants et dans les salles, des opérées étaient obligées de voisiner avec des fébricitantes non chirurgicales.

Les fenêtres elles-mêmes fermées par des planches obliques ne laissant passer la lumière que par le haut ; aussi, toujours pour maintenir en bonne forme les animaux d'expériences, les prisonnières faisaient-elles — ô stupeur — des promenades authentiques dans les environs. Théoriquement, celles-ci devaient avoir lieu tous les jours, mais ceci dépendait beaucoup de l'envie de l' « aufseherin » chargée du bloc. Les « soldates » allemandes étaient relativement modérées, et ne battaient pas les prisonnières en général. Une seule, pendant un certain temps, se faisait accompagner de son chien-loup, terreur des prisonnières. Mais il existait dans ce bloc une constante tension d'esprit car il formait forcément par son importance un centre dans le camp, et il y avait un va-et-vient continuel de SS, si bien que jamais on ne se sentait en sûreté. Sous n'importe quel prétexte, ils pénétraient dans toutes les pièces et pouvaient se rendre compte de ce qu'on faisait. Aussi, le moment attendu avec impatience était le soir où l'on nous enfermait comme des animaux en cage, mais où nous nous sentions plus libres cependant.

Dès que les « cobayes » arrivaient, elles étaient départagées sur des listes différentes, selon les expériences auxquelles elles devaient servir. Ces messieurs se faisaient de la concurrence et n'arrivaient quelquefois pas à s'entendre sur la répartition.

La première en date, semble-t-il, de cette série d'expériences, était celle de la stérilisation par introduction dans l'utérus d'un liquide caustique devant provoquer l'obstruction des trompes. Elle était faite trois fois de suite sur le même sujet à quelques mois d'intervalle. L'effet immédiat était différent selon les cas. Les unes souffraient horriblement, les autres moins, mais toutes appréhendaient énormément ces séances. Le « professeur » qui opérait apportait chaque fois ce médicament dans sa serviette et le remportait après usage, jaloux de toute tentative d'approche, si bien qu'il n'y avait pas moyen de découvrir sa composition. Les injections étaient suivies de radiographies prises pour constater ou non la réussite de la méthode. Ce professeur se faisait assister non par un médecin, mais par des « infirmières » qui n'avaient de la profession que le nom. Elles étaient choisies parmi les prisonnières, et qui le plus souvent, n'avaient aucune formation technique préalable, si minime soit-elle.

Ce professeur avait des intentions « lointaines » sur ses victimes, c'est-à-dire que ces expériences ne devaient pas se limiter à ce qui se passait au Bloc 10. Son projet était de les emmener à sa clinique privée à quelques kilomètres d'Auschwitz. Aussi, ces femmes étaient-elles maintenues plus longtemps au Bloc 10 même, alors que d'autres, les

expériences à peine terminées, devaient retourner au camp de Birkenau et y être soumises à un travail les anéantissant en peu de temps. Se sentant en quelque sorte plus protégées de l'horrible perspective de nombreuses prisonnières, incapables de saisir dans sa totalité l'insondable abîme des monstruosités de leurs bourreaux, se fiant aux paroles rassurantes de ceux-ci, préférèrent-elles ce mode d'exécution qui semblait leur sauver la vie en apparence.

Au mois de mars commença une nouvelle série d'expériences : il s'agissait de déterminer par kolposcopie les stades précancéreux du col de l'utérus. L'examen se faisait d'abord à l'état « nature », puis on utilisait des réactifs tels que l'acide acétique et un composé iodé, qu'on déposait en attouchement sur le museau de tanche. Les parties présentant une altération de la muqueuse réagissaient au premier attouchement en prenant un aspect blanchâtre et restaient insensibles au second. Si les cas étaient douteux, il fallait agir comme s'il s'agissait de cas avérés. Si l'examen était considéré comme positif il fallait procéder à une amputation circonscrite du museau de tanche et reformer plastiquement l'ouverture. Les pièces étaient envoyées à un laboratoire de Munich. L'examen microscopique devait soi-disant prouver qu'un stade précancéreux était déjà un cancer.

Cette expérience, à première vue, paraissait relativement inoffensive. Ce n'est qu'en voyant les choses de près qu'on s'apercevait que pour avoir une façade plus raffinée, plus subtile que les autres, elle n'en était pas moins issue de cerveaux nazis sans scrupules, et féconds en trouvailles. Tout d'abord, l'examen kolposcopique était assez capricieux et ne donnait pas rigoureusement les mêmes résultats lors d'examens successifs ; l'opération était décidée dans des cas probablement négatifs ; de plus il fallait procéder à une réelle *amputation* du museau alors que normalement une simple excision de la partie douteuse aurait suffi. Normalement aussi un deuxième examen à quelque intervalle du premier se serait imposé avant de conclure. Enfin l'examen kolposcopique était confié à des médecins non expérimentés en la matière. Mais ceci importait peu. Le mot d'ordre était : en opérer le plus possible. Il n'était nullement question de soigner les malades atteintes d'un stade précancéreux. Jamais le résultat de l'analyse n'était retourné. Dans certains cas, vu la friabilité pathologique des tissus, il y a eu des hémorragies post-opératoires tardives importantes, malgré les sutures bien faites. Les médecins SS, initiateurs de la méthode, en faisant la démonstration de l'opération à exécuter ont montré que celle-ci était pour eux un coup d'essai ; on aurait pu croire voir à l'œuvre un boucher.

Les femmes n'étaient vraiment considérées que comme du bétail. Un jour l'une d'elles, ayant essuyé un refus catégorique de la part d'un médecin prisonnier, s'adressa directement au médecin SS, pour lui demander de la faire avorter d'un enfant qui n'était pas de son mari. Le

médecin — si compréhensif et humanitaire — y consentit fort volontiers, et un autre, pour montrer tout ce dont il était capable, fit simplement... *l'extirpation totale* de l'utérus par voie vaginale. J'ignore si cette femme s'est rendu compte de ce qui s'était passé et de quel prix elle avait dû payer le désir que son mari ignore son infidélité.

Une des expériences les plus lamentables était la stérilisation par les rayons X. Il s'agissait de toutes jeunes filles, la plupart grecques, délicates créatures de seize à dix-huit ans. L'opération ne se faisant pas au Bloc 10 même, on les emmenait au camp des femmes, à Birkenau, où se trouvaient les appareils nécessaires. Le médecin SS qui s'en occupait n'était peut-être pas même médecin car il commettait des erreurs flagrantes de topographie gynécologique. C'était un homme absolument sans scrupules, à face de brute, le type semble-t-il du nouvel idéal raciste germanique, l'aboutissant final par sélections successives de la « race des seigneurs ». Chaque fois les malheureuses revenaient le soir avec des symptômes de péritonisme, elles vomissaient sans cesse, avaient d'effroyables douleurs. Et ceci durait des jours et des jours, des semaines et même des mois. Elles étaient obligées de s'aliter, ne pouvaient presque pas s'alimenter. Nombreuses furent celles qui présentèrent des brûlures importantes de l'abdomen, brûlures qui nécessitaient des pansements de longue durée. C'était surtout les intestins qui avaient été atteints par les rayons. Lorsqu'il s'aperçut de son erreur, l'expérimentateur changea de méthode en faisant une irradiation plus basse. Les malades, ignorant de quoi il s'agissait, ne considérant que les circonstances extérieures de mise en scène de l'opération, appelaient cela « la presse » et la redoutaient énormément. Quelques temps après cette première phase de l'expérience, on procédait à l'ablation de l'un des ovaires, soit par laparatomie médiane, soit par incision sus-pubienne horizontale — ceci toujours pour montrer la diversité de leurs capacités — quoique cette dernière manière de faire offrit plus de danger de suppuration. Il y eût des décès, il y eût des complications, des aggravations de tuberculoses pulmonaires vu l'absence d'examen préalable. Il y eût des pleurésies, des suppurations prolongées, interminables. Après quelques semaines, on enlevait le deuxième ovaire. Les opérations se faisaient à une allure de plus en plus accélérée, jusqu'à... dix en deux heures. Les pièces enlevées, placées dans des récipients à formol, étaient emportées par le médecin SS et l'on n'en entendait plus parler.

En mai-juin surgit un nouveau protagoniste de théories raciales. Il fit choix de son matériel en faisant défiler devant lui les femmes nues de tout âge : il voulait faire de l'anthropométrie, mais il voulait surtout — pensions-nous — sous couvert de recherches scientifiques d'importance primordiale pour l'avenir du Reich, se mettre à l'abri du front. Je n'ai jamais compris ce que des déformations généralisées de ces femmes, dues à l'âge, pouvaient avoir de racial et servir la grande

cause. Mais que leur importait. Il fit prendre à l'infini les mesures de toutes les parties du corps, on nota toutes les particularités. Et un jour on leur fit savoir qu'elles avaient une chance extraordinaire d'avoir été choisies, qu'elles quitteraient Auschwitz pour aller dans un excellent camp quelque part en Allemagne. Elles le crurent, trop heureuses de quitter cet enfer, et c'est avec joie qu'elles nous firent leurs adieux. Personne n'eût le courage de les détromper — à quoi bon? — d'autant plus que nul ne savait quelque chose de précis. Mais notre conviction à tous était que bientôt, dans un musée du grand Reich, elles allaient servir de témoins empaillés d'une race nuisible anéantie grâce aux mesures judicieuses du national-socialisme. Nous n'entendîmes plus jamais parler d'elles.

Il y eût encore d'autres expériences faites par les SS mais de portée moindre au point de vue des retentissements immédiats et éloignés sur la santé et l'avenir social des victimes. L'un des médecins voulut étudier les variations de la puissance d'agglutination en fonction de chocs. A cet effet on injectait à des porteurs de certains groupes sanguins du sang provenant d'autres groupes en notant toutes les réactions auxquelles ces expériences donnaient lieu. Puis, sur des prisonnières affaiblies, anémiées et insuffisamment nourries, on prélevait de grandes quantités de sang. Le sérum ainsi obtenu était destiné à servir à un autre ordre d'expériences. Des témoins dignes de foi m'assurèrent qu'antérieurement des hommes avaient été saignés à blanc par ouverture de la carotide et le sang ainsi recueilli. Ceci me semble tout à fait dans les possibilités nazies.

Nous disions plus haut que les sujets d'expériences étaient choisis dès leur descente du train. Mais un jour on nous envoya de Birkenau une centaine de prisonnières devant servir de cobayes. Sur la fiche qui les accompagnait se trouvait la marque « qu'elles étaient toutes en bonne santé et capables de travailler » ; or, après examen, un quart se révéla comme ayant le typhus — fait que naturellement on cacha soigneusement, ces malades risquant d'être tuées — La plupart étaient pour le moins en mauvais état général. Et voilà le matériel sur lequel ils firent des expériences.

Le « Revier » (infirmerie) du Bloc 10 se composait officiellement de deux petites salles, officieusement nous avions aménagé un coin du dortoir commun au premier étage destiné aux cas que l'on désirait cacher par exemple, et à ceux relevant de maladies générales. Primitivement les cas chirurgicaux devenaient de plus en plus nombreux, il n'y avait plus moyen de séparer ceux-ci des maladies infectieuses, d'autant plus que ces dernières n'étaient pas déclarées officiellement vu le danger que ceci comportait. Si bien que, malgré les apparences de pseudo-clinique — bien primitive — les conditions d'hygiène étaient déplorables. Peu à peu les salles du bas furent réservées aux malades

opérées, mais il était tout aussi désastreux de laisser se côtoyer dans les dortoirs communs des malades et des bien-portantes.

La nourriture en tant que qualité était un peu meilleure qu'à Birkenau, mais tout à fait insuffisante. Les prisonnières souffraient de la faim.

L'atmosphère était très tendue dans le bloc, les prisonnières savaient rapidement qu'elles devaient servir de cobayes. Elles attendaient anxieusement leur tour. L'incertitude de ce en quoi consistaient exactement ces expériences, les récits de celles qui les avaient déjà subies, avec les interprétations et les déformations obligatoires donnaient une atmosphère indicible d'inquiétude. Une des versions qui circulaient concernant les injections intra-utérines était qu'il s'agissait de fécondation artificielle. Aussi cette supposition soulevait-elle une profonde horreur... « A quel monstre allons-nous donner naissance »? Puis d'autres expériences venaient s'ajouter aux premières : « Que sera-ce encore? Quelles en seront les conséquences immédiates et tardives? » Il y eût des moments presque de panique, avec crises, larmes générales. Comment décrire aussi l'angoisse douloureuse des médecins prisonniers placés devant ces horribles choses auxquelles on voulait les faire participer et qui essayaient de sauver les victimes et de rester fidèles à leur conception du devoir médical. Notons que l'instinct de conservation est si ancré chez l'être humain que la plupart de ces femmes, envisageant avec terreur le transfert à Birkenau, préféraient ce genre d'enfer qui, pour elles, laissait subsister un espoir : « Peut-être nous laisseront-ils quand même en vie après cela ». Néanmoins un groupe de Juives, déjà opérées une première fois, refusèrent la deuxième opération et préférèrent se faire envoyer au camp de Birkenau où l'on comptait sur leur extermination automatique. Nous pensons avec sympathie à leur courage.

II. — RAVENSBRÜCK

La plupart des expériences dont nous parlerons dans cette rubrique sont antérieures à notre séjour à Ravensbrück. Le résumé que nous en donnons est le résultat de récits confrontés, d'origines différentes, qui tous concordent et qui ont été faits par des témoins oculaires, en partie de profession médicale.

Ici les SS ne choisirent pas les Juives — peu nombreuses à ce moment-là à Ravensbrück — mais d'autres prisonnières, en particulier

des Polonaises. Il y eût quatre-vingts victimes qui durent subir des tortures indicibles dans des conditions effrayantes. Les premières furent opérées dans le plus grand secret. Seules des infirmières SS pouvaient leur donner des soins. Ce n'est que peu à peu — les SS se lassant sans doute de ce travail — que les prisonnières furent admises à s'occuper d'elles, et ce n'est aussi que peu à peu qu'on découvrit de quoi il s'agissait. Les opérées souffraient effroyablement, nombreuses furent celles qui ne reçurent aucune injection calmante. Il y eût des scènes déchirantes, certaines d'entre elles se débattant farouchement. En particulier, l'une d'elles, saisie de pressentiments, criant qu'elle ne voulait pas mourir, fut jetée sur le brancard à coups de bottes, le médecin SS la traînant par les cheveux. Et, le lendemain, ses compagnes durent la porter au souterrain qui servait de morgue... D'autres se cachèrent dans le camp, on les pourchassa comme des bêtes sauvages, elles furent enfermées dans les cachots, et là, tout habillées, tenues par les SS, elles furent opérées dans les conditions d'aseptie que l'on devine.

Les opérations étaient de différents ordres. Elles se faisaient en général sur les membres inférieurs, pris successivement. Certaines prisonnières furent opérées six fois. Une des expériences consistait en injections à hautes doses de staphylocoques et streptocoques très virulents. Elle devait sans doute servir de base à la découverte d'un nouveau médicament. Les malades ne reçurent pas d'injection de morphine. Cinq moururent, l'une de tétanos, deux de gangrène gazeuse, une d'hémorragie et la dernière de septicémie.

Les autres expériences étaient des opérations osseuses. On prélevait des fragments d'os d'une longueur de cinq centimètres, quelquefois on les remplaçait par une pièce de métal, mais souvent aussi on laissait les membres tels quels, si bien que des déformations s'ensuivaient. Ces interventions devaient soi-disant prouver que l'os ne peut croître sans périoste. Les premières plaies n'étaient pas cicatrisées qu'on procédait déjà à d'autres opérations sur la même malade.

Les démentes servirent aussi de sujets d'expériences. Ces interventions furent particulièrement graves, toutes ces malheureuses moururent soit des conséquences directes de l'opération, soit qu'elles furent tuées après. En particulier on fit des amputations multiples et successives sur une partisane yougoslave qui était devenue folle dans un cachot souterrain.

Celles qui survécurent à ces tortures (bon nombre d'entre elles furent fusillées par la suite) sont restées des invalides pour la vie, beaucoup d'entre elles ayant des paralysies définitives dues à des lésions des nerfs. Toutes, nous avons vu circuler dans le camp de Ravensbrück des femmes estropiées, quelques-unes avec des béquilles, et qui, pour la plupart, sont à tout jamais incapables de vivre une vie normale.

Et l'on pourrait allonger cette liste à l'infini. Il faudrait parler des petites Bohémiennes, des fillettes dont on ne peut oublier la vue, par terre dans le corridor du « Revier » se tordant de douleurs après des injections stérilisantes. J'ai vu des formulaires imprimés ainsi conçus : « Je soussigné, déclare consentir *librement* à la stérilisation de mes enfants... » La libération de ces familles bohémiennes était à ce prix-là, et ils étaient « libres »... évidemment de choisir entre ceci et la continuation de la vie dans l'enfer. Il faudrait parler aussi des césariennes faites au milieu de la nuit pour « se faire la main », des injections mortelles, des poudres somnifères distribuées aux malades « pour les fortifier » et qui ne laissaient que des cadavres après quelques heures... De telles monstruosités, une telle puissance du génie du mal se passent de commentaires, mais elles imposent d'une façon péremptoire, absolue, la conviction que seuls une force surhumaine, un désir invincible de réaction peuvent s'opposer à cette négation de toutes les valeurs humaines et spirituelles.

Communication de Mme le Dr KLEINOVA de Prague sur son séjour au Block 10 à Auschwitz

Je fus détenue pendant un an, c'est-à-dire depuis le 2 août 1943, au Bloc 10, à Auschwitz, où les « savants » nazis procédaient sans ménagement à des expériences diverses sur les femmes déportées.

Ce bloc — seul bloc de femmes isolé au milieu du camp des hommes — était entouré d'un certain mystère. Personne en effet ne pouvait savoir de l'extérieur ce qui s'y passait exactement. L'impression que j'ai ressentie dès la première nuit que je passai dans ce camp d'horreur ne me quittera pas avant longtemps. J'ai eu la sensation, et je la perçois encore, d'avoir été transférée dans un établissement tenant autant de l'enfer que d'une maison de fous. Les fenêtres en étaient obturées par des planches clouées de manière à ce qu'il fut impossible de communiquer avec le dehors, et surtout avec les hommes déportés. Nous étions enfermées dans deux grandes salles où végétaient, plutôt que vivaient, 400 femmes entassées dans des châssis-lits à trois étages. Discipline de caserne appuyée d'injures, de cris hostiles et surtout de coups dont nous gratifiaient les surveillantes SS et le personnel auxiliaire choisi parmi les détenues.

Notre prison voisinait avec le Bloc 11, le bloc des exécutions, et dans la cour duquel on passait en effet par les armes deux fois par semaine, des dizaines, ou plutôt des centaines de détenus des deux sexes.

Cette atmosphère d'angoisse dans laquelle vivaient ces 400 femmes était encore rendue plus pénible par l'appréhension des multiples expériences chirurgicales auxquelles elles étaient obligées de se soumettre.

Elles ignoraient d'une façon précise la nature des essais auxquels elles étaient destinées, mais se rendaient parfaitement compte qu'elles allaient servir de cobaye sous la terrible certitude qu'une fois utilisées, elles seraient envoyées aux camps d'extermination où les fours crématoires les attendaient.

***

Il existait en effet dans ce Bloc 10 quelques organisations dites

« scientifiques ». Les principales étaient celles du Professeur SCHUMANN, des Professeurs GLAUBERG, GOEBEL, des Docteurs WIRTZ et WEBER, pour ne citer que celles qu'il m'a été donné de voir de près.

Le médecin lieutenant de l'aviation Professeur SCHUMANN pratiquait des stérilisations ovariennes sur des jeunes filles. Il choisissait celles qui paraissaient particulièrement jolies et robustes et qui étaient âgées de 16 à 18 ans. Ces jeunes filles étaient le plus souvent des Juives de Salonique.

Les procédés de stérilisation étaient de plusieurs sortes. La méthode du Professeur SCHUMANN consistait à faire d'abord une application de rayons X sur la partie inférieure de l'abdomen, c'est-à-dire sur les organes génitaux internes. Après quelques-unes de ces applications, une ovariectomie était pratiquée, tantôt bi-latérale, tantôt uni-latérale. Dans ce dernier cas, une nouvelle laparatomie enlevait le second ovaire quelque temps après. Ces opérations étaient exécutées par des médecins déportés.

Parmi tous les médecins occupés à ces recherches, le Docteur SAMUEL, interné, a été plus tard supprimé par le Docteur WIRTZ, au service duquel il travaillait en déployant un zèle particulièrement actif. Le second opérateur était le chirurgien polonais DOEHRING, détenu également. Son activité opératoire était énorme et durant mon séjour au Bloc 10 il a battu certain jour le record en pratiquant dix laparatomies dans son après-midi ; d'ailleurs une des jeunes filles opérées est morte la nuit même d'une hémorragie interne consécutive à la technique sommaire des interventions de cet énergumène du couteau.

Par ailleurs, le Professeur GLAUBERG, médecin civil, gynécologue de Koenigshütte (Kattowice), en Haute-Silésie, était souverain maître d'un groupe de 200 femmes mariées, et se concentrait dans les recherches sur un procédé spécial de stérilisation féminine.

Aidé de son assistant sanitaire : SS Oberscharführer BINING et, plus tard, de son collaborateur Docteur GOEBEL, civil, il injectait un liquide opaque, dont je ne connais pas exactement la composition, dans l'utérus de ces femmes, afin d'obturer les trompes. Dès que ces injections étaient terminées, une radiographie de l'utérus et des trompes lui donnait une image très nette de l'étendue et de la situation du liquide obturateur injecté. Ces injections se répétaient sur le même sujet trois, quatre et cinq fois dans l'intervalle de quelques semaines. Elles étaient le plus souvent suivies de réactions péritonéales : fièvre, défense de la paroi, vomissements, etc... Toutes ces femmes présentaient naturellement une amenorrhée totale, mais il est bien difficile de tenir compte de cette déficience mensuelle, étant donné que les règles étaient totalement disparues chez les femmes détenues.

En raison de l'installation spéciale dont disposait le Professeur

GLAUBERG (c'est-à-dire d'un nouveau bloc bien équipé au point de vue radio, laboratoire de chimie et salle d'opérations, le tout divisé en deux parties) et d'après les intentions qu'il laissait échapper de temps à autre, je suppose que ce médecin voulait ensuite faire sur ces malades stérilisées mécaniquement des expériences de fécondation artificielle ; ses projets furent heureusement interrompus par le rapprochement du front russe qui entraîna l'évacuation du camp d'Auschwitz.

***

Un autre médecin, le Docteur WIRTZ, SS médecin chef du camp, travaillait avec le Docteur SAMUEL dont j'ai parlé plus haut, ce médecin prétendant rechercher dans les cols utérins plus ou moins enflammés, les prémices annonciatrices d'une dégénérescence cancéreuse, se livrait à des excisions d'une partie du col chez des femmes mariées après colposcopie et graphique radiologique antérieur. Les examens histologiques des pièces anatomiques ainsi excisées ne se faisaient pas au camp où existait cependant un laboratoire histologique. Les éléments à analyser étaient fixés par le formol et envoyés ailleurs. Ces interventions étaient pratiquées sous narcose à l'évipan, et le plus souvent suivies d'une hémorragie importante due à une technique défectueuse, si toutefois on peut supposer qu'il y en eût une dans ces interventions sommaires « in anima vili ».

Enfin il était une dernière station scientifique qui était constituée par le laboratoire du Docteur WEBER. Toute nouvelle arrivée était soumise à la recherche du test sanguin et il était injecté à tous les sujets reconnus comme appartenant aux Groupes A. II et B. III une petite quantité (4 cc. de sang et 16 cc. de Citrate de Na) du sang d'un groupe contraire, afin d'atteindre un titre d'agglutination plus élevé.

De plus, des saignées de 100 cc. à 200 cc. devaient fournir du sang frais pour les préparations de sérum desséché destinées au test des groupes sanguins. Je dois signaler la satisfaction sadique que manifestait le SS Unterscharführer ZABEL qui pratiquait les saignées, lorsque le sang s'écoulait sous son regard complaisant.

Je dois enfin mentionner aussi, pour terminer, que le collaborateur du Docteur WEBER, le Docteur MUNCH, « s'amusait » à faire des injections intra-dermiques de solutions contenant des toxines streptococciques additionnées ou non de sulfamides afin de suivre les réactions cutanées des sujets.

***

En général, ces expériences n'avaient aucune base scientifique, et j'ai l'impression que le principal intérêt qu'elles présentaient pour ceux qui les poursuivaient était de donner à Berlin, par leurs rapports détaillés, l'illusion d'un travail important et suivi, afin que ces courageux

« chercheurs » soient maintenus loin du front dans un poste de tout repos. Cette manière de s'embusquer n'eût été que méprisante si elle ne s'était aggravée des souffrances qu'elle occasionnait, lesquelles, trop souvent hélas, étaient suivies, sinon de la mort des pauvres femmes soumises à ces expériences, mais tout au moins pour beaucoup, d'une invalidité définitive.

Il me paraît superflu d'insister sur l'atmosphère désespérante du bloc où toutes ces femmes vivaient dans l'angoisse de servir de cobayes et de souffrir cruellement dans leur corps martyrisé sous des expériences qui aboutissaient en fin de compte à une mort qu'elles pressentaient certaine.

Les conditions d'hygiène étant meilleures au Bloc 10 que dans le camp lui-même. Il se trouvait des femmes qui, méprisant l'avenir, préféraient y demeurer dans l'espoir d'une délivrance possible ; mais pour toutes, la grande angoisse, la mortelle terreur des jours et des nuits, était l'éventualité du « transport », c'est-à-dire le retour du matériel humain épuisé au « camp de la mort », pour un travail de bagnard, à moins que la chambre à gaz ne « liquide » immédiatement les malheureuses victimes.

Nous ne pouvions songer à nous évader. Une seule fois cependant, dans l'histoire du Bloc 10, un groupe de femmes déportées politiques de France a tenté et réussi, grâce à l'aide de camarades, à quitter ce bloc. Elles ont préféré aller se soumettre aux conditions très dures du camp de travail, plutôt que de se prêter aux expériences sanglantes du Bloc 10. Quelques-unes de ces femmes ont eu le bonheur de rentrer en France et peuvent fournir des témoignages sur ce qui s'est passé dans ce Bloc 10.

***

Si le camp d'Auschwitz reste pour le peuple allemand la preuve de son inhumanisme, le Bloc 10 sera pour les médecins allemands la preuve la plus éclatante de leur absence de conscience professionnelle et de leur décadence morale.

Ils sont plus coupables que les grands criminels de guerre qui peuvent alléguer les obligations de la discipline militaire à l'égard d'un chef intransigeant et de la dernière brutalité. En effet, ce n'est pas Hitler qui a imaginé ces recherches, ce n'est pas le commandement allemand qui les a prescrites, encouragées et suivies, et la conclusion qui s'impose, sans discussion possible, c'est que dans le grand Reich, à la tête du Corps de Santé, se trouvaient des misérables parés du nom de médecins et dont le sadisme scientifique a permis, sinon prescrit, ces horribles essais sur de malheureuses victimes. Il semble donc que si l'on doit chercher une responsabilité il faut aller de bas en haut pour toucher les vrais criminels de la barbarie scientifique allemande.

Témoignage de Mme M. H., de Paris
rescapée du Block 10, block des expériences à Auschwitz

Tout est dit, semble-t-il, sur ce que furent ces camps d'extermination et de mort... Pourtant, du dégoût, de l'horreur, se dessinent encore, en lettres de sang, ces simples mots : « BLOC 10 ». Les femmes qui en franchirent le seuil connurent dans le domaine de la torture physique et morale les affres les plus atroces.

BLOC 10 : Bloc de la Science et de la Barbarie, Bloc de la dégradation humaine, *Bloc des expériences.*

2 août 1943... Dès la descente du train, sur les 1.000 personnes qui constituent notre convoi, le Docteur WIRTZ, médecin en chef du camp, procède à la sélection d'usage : 600 femmes, enfants et vieillards seront déclarés inaptes et passeront immédiatement à la chambre à gaz. 55 Françaises, *après examen gynécologique,* seront dirigées sur le Bloc 10. Elles y rejoindront des femmes de tous pays : Grèce, Allemagne, Belgique, Hollande et 70 de leurs compatriotes arrivées par le convoi du 18 juillet.

Immédiatement initiées au mystère du bloc par leurs camarades, ces malheureuses attendront dans la terreur l'appel à la salle d'opérations. L'on assiste à des scènes douloureuses : les unes se cachent et connaissent la dureté des représailles, les coups pleuvent... D'autres se font traîner de force à la salle d'opérations... L'atmosphère angoissante semble irrespirable et ne peut se traduire...

L'expérience type devant servir, paraît-il, à l'étude de la thérapeutique du cancer, consiste à prélever un notable fragment du col de l'utérus. Il s'ensuit, pour la majorité, de violentes hémorragies. Durant cette période, souvent de longues semaines, le régime alimentaire ne subit aucune amélioration et bien peu se relèveront, d'autant que, par la suite, déclarées inaptes à subir les autres expériences, elles n'auront plus que la perspective de la sinistre chambre à gaz.

Mais l'expérience du Docteur WIRTZ n'était pas la plus importante. Le professeur allemand SCHUMANN, prenant comme champ d'expériences des fillettes de 14 à 18 ans, brûlait leurs ovaires avec des

rayons X ou, plus communément, procédait à l'ablation de ces derniers. L'état de déficience physique dans lequel se trouvaient les sujets ne leur permettait pas de subir de telles opérations et il s'ensuivait toujours de graves complications : suppurations, plaies béantes, infections, etc... La plupart mouraient. Les plus fortes marquaient un vieillissement prématuré, étrange et caractéristique.

A côté des Professeurs WIRTZ et SCHUMANN, GLAUBERG, l'homme de l'I. G. Farben-Industrie, procédait sans faillir à son expérience masse : environ tous les mois, il injectait dans l'utérus d'un grand nombre de patientes un liquide blanchâtre et épais ayant pour but de boucher les trompes et, par là même, d'empêcher la fécondation. Des expériences de fécondation artificielle devaient être entreprises ensuite sur ces malheureuses.

Ces injections étaient très douloureuses et la longueur du traitement finissait par le rendre affreusement redoutable. Les plus privilégiées d'entre nous étaient dirigées au laboratoire « Etude du Sang ». Les prélèvements sanguins qui nous étaient faits devaient servir aux soldats allemands blessés : aussi, la science allemande ayant besoin de nous, jouissions-nous d'un régime de faveur : nous n'étions pas battues et n'assistions pas aux longs appels dans le froid.!

C'est grâce à ce triste laboratoire que beaucoup de Françaises doivent aujourd'hui d'être encore en vie. Pourtant, combien, malgré sa dureté, la vie de camp nous semblait préférable ; l'appréhension, l'angoisse étaient là sans cesse pesant sur nous oppressantes, cruelles... BLOC 10, centre de la science allemande, honte de la science et de la civilisation humaine !

Nous voulons encore donner un exemple de l'hypocrisie des médecins allemands. En octobre 1944, un médecin du camp d'Auschwitz, Obersturmführer Docteur KLEIN (*), se présentait devant le bloc-hôpital pour voir les malades. Nous avons déjà dit que chaque malade avait sa feuille d'observation, avec température et traitement, etc..., même si on ne donnait pas de médicaments.

Ce médecin, en apparence, parut fort aimable. Il se faisait présenter, par les médecins détenus, tous les cas en demandant combien de jours ceux-ci jugeaient nécessaires à chacun d'eux, avant que les malades puissent reprendre leur travail. Celui-ci disait : « Ce camarade a besoin de trois jours de repos avant de pouvoir retourner à son kommando ; tel autre, quatre ou cinq jours. » Mais chaque fois, le Docteur KLEIN, avec une très grande amabilité et politesse, répondait : « Non, *mon vieux*, donnez-lui cinq jours, donnez-lui huit jours. Vous voyez bien qu'il est pâle et qu'il lui faut du repos. » Plusieurs de nos collègues se sont laissés prendre au piège et ont accepté de prolonger le séjour de leurs malades à l'hôpital. Il est vrai que, depuis plusieurs mois, depuis que la défaite allemande se précisait, on ne prenait plus de malades pour les envoyer à la chambre à gaz, et les médecins qui travaillaient alors à l'hôpital étaient de nouveaux arrivés qui ne croyaient pas que ce que nous leur disions était vrai. Mais il leur a bien fallu se rendre à l'évidence, car deux jours après la visite du Docteur KLEIN, sont venus des camions avec des listes comportant tous les malades qui devaient rester plus de cinq jours et ils les ont conduits à la chambre à gaz.

Il nous a été signalé surtout, parmi ces malades, un petit jeune homme de seize ans, CHEIMANN, originaire de Paris, qui était entré à l'hôpital pour une angine banale et que les médecins avaient continué à garder pour qu'il n'aille pas au kommando.

Cet enfant se jetait aux pieds du médecin allemand et du commandant qui assistaient au chargement dans les camions, les suppliant de le laisser vivre ; mais hélas, les Allemands ignorent le moindre sentiment de pitié, et ce garçon de seize ans en pleine santé, a été envoyé à la mort.

(*) Condamné à mort à Lunebourg et pendu.

Après Auschwitz, nous avons passé dans d'autres camps : Gross-Rosen, Hersbrück et Dachau, et dans tous les camps nous avons observé l'attitude des médecins allemands en tous points semblable à celle des médecins à Auschwitz. Au camp d'Hersbrück, nous avions un médecin — commandant de l'aviation — un homme de plus de cinquante ans, le Oberstabsartz Docteur EHRLICH, et le SS Hauptsturmführer Docteur GEIGER. Nous devons dire que lorsqu'il s'agissait de renvoyer un malade au travail, ils se montraient sévères et souvent nous avons été obligé d'envoyer malgré nous dans le kommando des hommes qui pouvaient à peine se tenir debout.

D'autre part, au cours de notre évacuation à pied de Hersbrück vers Dachau nous avons eu deux cas de typhus à notre étape à Schmidmühlen, en Bavière : SMERLAK de Paris, et KREISEVICZ Ivan, un Serbe. Ayant signalé ces deux cas au Docteur EHRLICH, il nous ordonna de nous taire. Le lendemain les sous-officiers SS qui gardaient notre colonne de marche nous ont demandé de leur signaler ceux qui étaient malades ou inaptes à continuer la marche. Il y en avait quinze. On les réunit dans la cour où nous étions arrêtés. Les sous-officiers SS et deux détenus y restèrent, après notre départ, et les deux détenus quand ils rejoignirent la colonne, nous confirmèrent que les malades avaient été amenés au cimetière de la ville où ils furent fusillés et enterrés.

LES HORREURS D'AUSCHWITZ

Témoignage de Me STERN, Avocat à Paris

Block 28 - Salle 13

Deuxième quinzaine d'août 1944. Soleil éclatant, ciel bleu de Prusse, comme vous me rappelez l'ardente Côte d'Azur qu'il y a près d'un an j'ai quittée par la force. Qu'il est long le temps qui s'est depuis écoulé ! Que j'ai vieilli en ces onze mois !

Nous vivons dans l'anxiété, l'angoisse, la terreur ; depuis que je suis au Krankenbau (l'hôpital) j'en ai cependant vu. Mais dans quelle sinistre intention le Lagerarzt (médecin du camp) demande-t-il depuis quelques jours un chirurgien et un Pfleger (infirmier) juifs pour une nouvelle salle à créer? Ce genre de demandes n'annonce rien de bon.

Chacun ici subit son sort, comment s'y soustraire? On devient fataliste, inch' Allah ! Je n'ai pas eu beaucoup de chance dans ma vie déjà longue, et il en est de même maintenant, je suis nommé infirmier, au Bloc 28, salle 13. Je ne suis nullement superstitieux, mais en l'occurrence ce chiffre me fait passer un petit froid dans le dos.

Naturellement, comme toujours, nous sommes dans l'ignorance absolue de ce qui va s'y passer. Ils savent bien garder les secrets et les hommes sont si peu enclins à accepter les choses désagréables !

Me voilà donc dans mes nouveaux locaux, une petite salle à l'angle de l'allée principale du camp. Je me mets aussitôt à l'ouvrage pour la mettre en ordre, et je suis en plein travail lorsque j'ai l'honneur de la visite du Standortarzt (médecin de la Place), grand personnage s'il en fût et difficilement accessible normalement... Il est accompagné d'un jeune Feldwebel (adjudant) à qui il présente la salle. Je me tiens naturellement à l'écart, mais je surprends néanmoins ce bout de conversation :

Le médecin de la Place. — Avez-vous besoin de moi pour le choix des sujets?

L'adjudant. — Je le ferai tout seul.

Le médecin de la Place. — Vous aurez accès dans tous les blocs de l'hôpital.

Je crois comprendre que le secret sera parfois gardé à l'égard du médecin de la Place.

Sur ces propos, les deux personnages se retirent, mais peu de temps après, l'adjudant, personnage jeune et de physique agréable, revient accompagné de notre infirmier militaire, pour me donner des instructions précises. Dans des termes quelque peu confus, il m'explique qu'il a l'intention de soigner des phlegmons, des abcès et des furoncles par des méthodes nouvelles qu'il désire voir demeurer secrètes, et qu'en conséquence je devrai rester enfermé avec mes malades pendant toute la durée de ces traitements, deux à trois semaines, afin d'empêcher des communications avec l'extérieur. Le lendemain même, 23 août 1944, les premiers malades arrivent, une vingtaine. Ils sont en majorité Hongrois, ce qui nous vaut la bienveillante visite du médecin du camp d'alors, SS Obersturmführer KLEIN, lui-même d'origine transylvaine. Il y a également deux Hollandais et deux Français. Par la suite le nombre des victimes s'est élevé jusqu'à une trentaine.

Les horribles expériences commencent exactement le 24 août 1944, date à laquelle nous fûmes enfermés dans la « chambre à expérience ». Il est facile d'imaginer ce que furent nos nuits, à trente, enfermés dans une petite salle, dans des lits à trois étages, avec des appareils sanitaires de capacité réduite, avec des malades souffrant horriblement, criant et gémissant. Un véritable radeau de la Méduse.

Mais procédons par ordre : le candidat-médecin Heinz KASCHUB, 27 ans, demeurant à Briec (Haute-Silésie), 18 *bis*, Wertheimer-Strasse, adjudant de l'armée allemande, dépendant de la région sanitaire de Breslau, a commencé le 24 août 1944, sur des cobayes humains, une triple série d'expériences douloureuses et dangereuses. Peut-être la raison et la fin exactes de ces expériences lui étaient-elles inconnues, car pendant l'une des deux visites que son chef, un médecin capitaine de la région sanitaire de Breslau, lui a rendue au service, j'ai surpris la remarque suivante : « Vous pouvez user sans crainte des substances que je vous ai données : elles ne sont pas dangereuses. »

Elles ne sont pas dangereuses ! C'est ce que nous allons voir.

Lors du commencement de la première série d'expériences, je n'étais avec mon Allemand que depuis deux jours, et je ne lui inspirais vraisemblablement aucune confiance, de sorte que je ne fus pas admis à assister à leur exécution matérielle. Mais l'Allemand m'avait dit

qu'il s'agissait d'injections et j'eus l'indiscrétion de mettre le nez dans les notes qui traînaient : il s'agissait exactement d'injections sous-cutanées de produits pétroliers destinées à produire des phlegmons plus ou moins profonds ou étendus.

En furent victimes : EDELSTEIN, 48 ans, Hongrois, de la région de Marmoresch-Sighet ; Samuel TIBOR, 40 ans, de la région de Nagy-Varod ; WERTHEIMER, 40 ans, de la région de Budapest ; le petit délicieux et patient SZICHETI, 18 ans, de Budapest, qui jamais ne s'est plaint, malgré les atroces souffrances qu'il subissait en écrivant de mémoire, sur les planches du lit supérieur, les meilleures compositions de Mozart. Enfin, MONNI - KENDAMM, 17 ans, Hollandais ; FRAENCKEL, 40 ans, Tchèque de Prague et KIRSH, Juif polonais d'une vingtaine d'années et dont le nom m'échappe. Enfin deux jeunes Italiens du Nord : SANINO, 19 ans, et SERMANETA, 18 ans. Tous furent injectés aux mollets, sauf FRAENCKEL et le Juif polonais qui le furent aux cuisses. Après l'injection, certains (EDELSTEIN, SANINO, SERMANETA) reçurent pendant 48 heures un seul pansement à l'ichtiol 20 %. Après quoi on laissa l'infection agir. L'aspect en était rouge sale au début, allant au violacé, avec bords noirs vers la fin de l'évolution. Chez certains (SZIGHSTIN par exemple), des cloques recouvraient également la partie injectée, le liquide qui s'en écoulait, brun, trouble et sale, sentait nettement le pétrole, les souffrances des patients étaient horribles ; des douleurs lancinantes perçaient les membres injectés, la température vacillait entre 39 et 40°.

Lorsque les phlegmons arrivèrent à maturité, au bout de huit à quinze jours, ils furent ouverts au bistouri ; le liquide qui s'en écoulait n'avait nullement l'aspect ordinaire du pus. Il était noirâtre et sentait le pétrole. Il fut recueilli en entier dans des bocaux scellés et envoyés à Breslau en vue d'analyse. Après quoi les « sujets » n'étant plus intéressants, ils furent envoyés à la salle II du Bloc 28, en vue de leur guérison ; la salle II était une salle « d'aryens », car le camp avait aussi ses distinctions raciales, et lorsque trop de victimes juives y échouèrent, le Docteur GACA, Volks-deutsche (Polonais d'origine allemande), médecin-chef du Bloc 28, protesta contre ce mélange et les malades furent répartis entre les salles juives des Blocs 14 et 21. Et à la « sélection » d'octobre 1944, quatre « sujets » opérés en août, mais dont l'état était encore grave, furent envoyés aux gaz (SVIGHETTI, EDELSTEIN, WERTHEIMER, SAMUEL) ; et on y envoya par la même occasion le fils de Samuel, 14 ans, qui était malade aux côtés du père. Les produits de l'adjudant KASCHUB n'étaient « nullement dangereux ».

La deuxième série d'expériences consista en brûlures des nuques à l'aide de l'*Essigsauretonerde* (acétate de plomb) 80 % et de salpêtre. Les brûlures produites étaient du 2e et 3e degrés, les plaies aux

mollets, aux hanches, aux bras, de forme généralement rectangulaire (10 × 5 cm.) étaient rouges au centre et violacées, noirâtres vers les bords. Les victimes eurent aussi de grandes douleurs, les plaies étaient en général couvertes de suppuration incolore, elles présentaient un aspect bourgeonnant, mais la température des victimes fût moins élevée que dans le cas précédent. Je dois préciser à ce propos que j'étais tenu à prendre très exactement, matin et soir, la température et le pouls de tous les patients, et à les porter sur les graphiques. Souvent je fus contrôlé par l'Allemand, qui emporta tous les graphiques lors de son départ.

Après un laps de temps variant de trois à quinze jours, des incisions sont opérées sur les parties traitées, dont le résultat est envoyé à Breslau en flacons scellés, en vue d'analyses.

Furent victimes de cette série d'expériences : Max WEIGENBAUM, Viennois venant de France, 35 ans ; HARFENES, 25 ans ; ASTREICHER, 24 ans ; SZABA, 17 ans, Hongrois de la région de Marmoresch ; SZIGHET, BARDY, 20 ans ; GIPS, 20 ans, Hongrois ; FRED, 42 ans, Hongrois des territoires anciennement tchécoslovaques ; FEHIN, 36 ans, Hongrois, avocat à Nagy-Varad ; GAMAUSTEI, Sylvain, 27 ans, Belge de Bruxelles ; Jacob GROEN, 19 ans, Hollandais, ainsi qu'un autre Hollandais de 27 ans, et qui fut également victime de la « sélection » aux gaz en octobre 1944, alors qu'il guérissait au Bloc 19, salle 4.

Toutes les expériences qui précèdent donnèrent lieu à des séances de prises de vues photographiques extrêmement pénibles, en raison de l'état des malades.

Voici comment on procéda : dès le lendemain de notre installation, l'Allemand aménagea, à l'aide de deux armoires et de deux couvertures, un coin de la salle où il put travailler à l'abri des regards indiscrets. C'est dans ce réduit qu'eurent lieu les prises de vues photographiques : l'une en noir, l'autre en couleurs naturelles, qui nécessitait quatre poses, soit en tout cinq poses. Les prises étaient faites au projecteur électrique après obscurcissement de la salle. Elles eurent lieu dans les deux jours du 12e au 14e et suivirent ainsi l'évolution des brûlures.

Les séances étaient donc longues. Les malades qui ne tenaient pas debout et qui ne pouvaient marcher, devaient se traîner jusqu'au « cabinet noir » et rester droits pendant de longues minutes, parfois un quart d'heure ou une demi-heure. L'Allemand opérait lui-même, et j'éclairais les parties à photographier. Les victimes enduraient des supplices infernaux et gémissaient à fendre l'âme, la sueur coulait sur nos fronts et souvent j'ai dû porter à leurs lits des êtres inanimés.

A la fin de la première séance, l'Allemand qui était aussi épuisé

que moi par le pénible effort fourni, me dit : « Glauben Sie, es war mir so dreckig wie ihnen, *aber ich musste es machen* » (« Croyez-moi, ça m'a été aussi désagréable qu'à vous, seulement j'ai été obligé de le faire »).

Et je pensais à part moi : *mais tu l'as fait.*

Dans le rang de la deuxième catégorie d'expériences, rentrent aussi les incisions après traitement de la peau aux pommades spéciales.

En furent les principales victimes : LEVY Julien, Français d'Alsace, 46 ans ; YAKOLIS Simon, 24 ans, Hollandais ; SCHILIBOSTRI, 35 ans, de Berlin ; SISKUND, 42 ans, de Munich-Gladbach ; LEIFERT, 24 ans, et LAX, 18 ans, Hongrois, de Marmoresch-Szighet.

Voici comment on procédait : l'Allemand dessinait sur les endroits choisis (bras, hanches, cuisses, mollets), au moyen d'un crayon au nitrate d'argent, un losange d'environ 2 × 3 cm., et l'endroit en question était traité suivant les malades, pendant un délai variant de huit jours à deux mois aux pommades spéciales apportées par l'Allemand avec lui. Ces pommades n'avaient pas la composition chimique habituelle des pommades connues du même nom (vaseline jaune, ichtiol).

L'Allemand me l'a répété à plusieurs reprises et m'a mis en garde contre le traitement éventuel, avec ces pommades, de plaies courantes auxquelles leur dénomination semblait les destiner.

Quatre bocaux de pommade servaient à cet effet :

1° *Ichtiol :* aspect, consistance, odeur habituelle de la pommade normale ;

2° *Vaseline jaune :* Idem.

3° *Mélange n° 1 :* ayant l'aspect de la vaseline jaune, mais plus fluide ;

4° *Mélange n° 2 :* ayant l'aspect de l'oxyde de zinc, mais plus consistante et moins grasse.

A la fin du traitement on procédait à l'excision en vue d'analyse des parties ainsi préparées et qui n'avaient subi aucune modification apparente. On enlevait le catis et le subentis de sorte que chaque opération donnait lieu à l'emploi de deux bocaux scellés adressés à Breslau.

Les deux dernières opérations de la série eurent lieu le 25 octobre 1944 et les victimes en furent Julien LEVY (bras et mollets), et Simon KAKOBS (mollets et cuisses). Elles furent exécutées par un médecin-lieutenant allemand, venu exprès de Breslau, car KASCHUB nous avait quittés le 15 septembre.

La troisième et dernière série d'expériences fut la production artificielle d'états subictériques par l'ingurgitation de pillules jaunes réduites en poudre et mélangées au pain. Ses victimes, sauf une (FRIEDMANN, 33 ans, Hongrois de la région de Nagy-Varad) furent les mêmes que celles qui avaient déjà subi d'autres expériences (PRISKAST, LAX, FEHIR, FRED, BARDY, JAKOBS et GROEN). Elles présentèrent tous les caractères des états ictériques, jaunisse, inappétence, états nausétiques, urines brunes. L'Allemand examinait quotidiennement les matières fécales des sujets. Les urines furent recueillies tous les deux jours et emportées par l'Allemand, en bouteilles, à Breslau, en vue d'analyse, lorsqu'il nous quitta le 15 septembre 1944. Je fus tenu de continuer à recueillir ces urines jusque vers le 25 septembre 1944 et à les conserver en bouteilles, qu'un courrier militaire allemand du service sanitaire de Breslau venait emporter tous les deux jours.

Il m'apportait en même temps les instructions écrites du Feldwebel, elles furent les épreuves supplémentaires auxquelles nous fûmes soumis pendant trois mois exactement ; ouverte le 22 août 1944, la salle 13 du Bloc 28 fut fermée le 22 novembre 1944 par la dispersion des victimes au camp ou dans d'autres blocs de l'hôpital.

Pour toute leur vie, ces jeunes gens en majorité, pour autant qu'ils ont pu sortir vivants des mains de leurs bourreaux, conserveront d'atroces et douloureuses cicatrices marquées dans leur chair. Et dans leur mémoire, aussi profond, aussi atroce, restera imprimé le souvenir des souffrances endurées, des horreurs vues.

Personne de nous ne l'oubliera.

Assassinat[1] systématique de prisonniers malades par les médecins nazis*

Docteur Henri DESOILLE
Professeur agrégé
de Médecine légale à la Faculté de Médecine de Paris

Je me borne à exposer, sans commentaires, ce que j'ai vu.

Arrêté le 29 avril 1942, après un long séjour à Fresnes, puis quelques mois au Fort de Romainville, je fus envoyé en Allemagne en novembre 1943. Je passai par Sarrebrück puis par Mauthausen d'où je fus dirigé sur le camp de Gusen I. Là, en 1944, je fus employé comme médecin au *Revier*, c'est-à-dire à l'infirmerie.

Les soins y étaient assurés par des médecins prisonniers, en majorité polonais, mais sous les ordres d'un médecin allemand, un SS, le Docteur VETTER, Hauptsturmführer. La responsabilité de ce qui se passait au *Revier* lui incombe entièrement ; une résistance ouverte de notre part eût eu comme conséquence de priver complètement — par notre disparition — les prisonniers des quelques soins utiles que nous arrivions malgré tout à leur donner.

Le Docteur VETTER ordonnait souvent la mise à mort des malades.

Deux cas sont à considérer.

D'une part, le Docteur VETTER se faisait régulièrement présenter tous les malades atteints de tuberculose pulmonaire. Il examinait les feuilles de température, les radiographies (celles-ci tirées avec un appareil rudimentaire étaient extrêmement mauvaises, presque illisibles) et décidait. Quelques malades étaient conservés pour être traités ; mais la plupart étaient classés dans ce qu'on appelait le *groupe III*, autrement dit étaient voués à la mort. Ils étaient passés au Bloc 31 et enfermés dans le *Bahnhof 2* en attendant leur mise à mort. Celle-ci avait lieu

---

(*) Extrait du n° 41, 13 octobre 1945, p. 553, de *La Presse Médicale*.

(1) *Assassinat* est le terme juridique qui signifie « meurtre avec préméditation ».

(2) *Bahnhof* : la *gare*, gare pour l'autre monde. C'était une petite pièce réservée aux malades graves, spécialement aux diarrhéiques ou à ceux qui, ne pouvant se lever facilement, risquaient de salir leur lit. Ils étaient entassés par terre, sans lit, sans matelas, pratiquement sans couvertures, couchés sur une litière de copeaux de bois souillée de déjections. On leur donnait peu à manger, presque pas à boire. Les phlegmons, les plaies n'étaient pas pansés. Le spectacle du *bahnhof* empli de sortes de squelettes vivants couchés dans l'ordure était épouvantable. Il est très difficile de s'en représenter le degré d'horreur quand on ne l'a pas vu soi-même.

soit le jour même soit après un temps variable. C'était le *Blockaeltester* (chef de bloc) qui en était chargé. Ce chef de bloc était un prisonnier allemand, condamné de droit commun ; il est mort depuis. Il s'y prenait en faisant une injection intracardiaque, comme je l'ai vu de mes propres yeux. J'évitais d'ailleurs d'assister à ces exécution et même d'en parler au *Blockaeltester*. Je ne puis donc dire avec certitude quel était le liquide injecté, mais probablement s'agissait-il de benzine.

Je venais de prendre mes dispositions pour pouvoir pratiquer l'autopsie de quelques-uns de ces malheureux sacrifiés lorsque je fus envoyé au camp voisin de Gusen II. Je voulais vérifier la nature du liquide et surtout préciser si l'injection était vraiment faite dans la cavité ventriculaire et non dans le poumon, chose possible de la part d'un incompétent peu scrupuleux. Une injection mal faite rend la mort plus lente et douloureuse, mais je n'ai pas pu vérifier.

D'autre part il y avait les *transports*. Lorsque le nombre des malades hospitalisés paraissait trop élevé aux Allemands, le médecin SS les passait tous en revue pour choisir ceux qu'il fallait éliminer. Les malades complètement nus défilaient devant lui. Il décidait sur l'aspect général, sans regarder les feuilles de température et sans interroger les médecins traitants sur le diagnostic, sinon d'une façon exceptionnelle.

Qu'on ne vienne pas me dire que seuls étaient désignés pour la mort des malades à pronostic désespéré, dont on abrégeait ainsi les souffrances. Il est insoutenable médicalement qu'un simple coup d'œil puisse toujours suffire, sans aucun autre examen, pour établir un pronostic. J'ai tenu à préciser le temps consacré à « l'examen » de chaque malade. Avec l'aide d'un confrère j'ai trouvé une moyenne de *trois secondes* (3). Au surplus il est arrivé, un certain retard ayant été apporté au départ, que l'état de quelques malades s'était amélioré avant ce départ. Cela prouve bien que le pronostic n'était pas désespéré.

Les malades ainsi choisis étaient emmenés en camion ou en autocar. « Destination inconnue ». Peut-être certains sont-ils partis vers les camps d'expérience dont nous connaissions l'existence par ouï-dire et sur lesquels on commence à avoir des précisions. La plupart allaient à Mauthausen et ont certainement été achevés, notamment dans la chambre à gaz que j'ai visitée moi-même dans ce camp, après notre libération par les Américains.

Non seulement ces mises à mort étaient par elles-mêmes affreuses, mais elles ont en quelque sorte paralysé mon action médicale. Que répondre au camarade qui m'abordait dans le camp et me disait : « Il y a quelques années j'ai fait un séjour en sanatorium ; ces jours-ci j'ai

---

(3) A défaut de chronomètre, on apprécie très aisément la seconde en comptant à mi-voix, aussi vite que possible jusqu'à six.

(4) Le médecin SS ou à son défaut l'infirmier SS avaient seuls le droit d'admettre des malades à l'infirmerie.

craché un peu de sang, j'ai envie d'aller à la visite pour entrer à l'infirmerie (4). Qu'en penses-tu? » Je pensais : « S'il entre au *Revier* ils vont me le tuer ; mieux vaut laisser la tuberculose évoluer, peut-être aura-t-il du moins la consolation de mourir chez lui... », et je parlais de congestion, d'efforts de toux sans gravité... la mort dans l'âme. Plus tard à Gusen II, alors qu'il n'y avait pas encore d'infirmerie dans ce camp, j'ai eu la responsabilité de désigner les malades qui devaient aller à Gusen I subir la visite du médecin SS pour être éventuellement admis au *Revier* de Gusen I. Mes angoisses s'accrurent. Inscrire pour la visite les suspects de tuberculose, les vieux, les faibles? N'était-ce pas les envoyer à la mort? Quand les Israélites hongrois sont arrivés à Gusen II, et Dieu sait dans quel état étaient ces malheureux (5), la situation fut pire encore : lorsqu'on inscrivait trop de malades, les *transports* se multipliaient. Comment rendre service aux gens?

Il arrivait qu'un camarade me dise : « Tu ne veux pas me reconnaître malade, je t'assure que je ne tiens plus debout, et comme je n'ai pas la force de travailler, je suis battu sans arrêt. Un de ces jours je serai frappé jusqu'à la mort. Je te jure que je n'en peux plus ! » Alors je finissais par l'inscrire pour la visite, voulant espérer que s'il était achevé il souffrirait, après tout, moins d'une injection intra-cardiaque, ou gazé, que d'être martyrisé journellement jusqu'à ce qu'il succombe sous les coups. Mais que de tortures morales pour moi, qui ne pouvais me confier à personne et qui traitais de légende l'histoire des piqûres lorsqu'on m'en parlait, car je ne voulais pas affoler mes camarades !

Comme médecin j'ai relativement peu souffert matériellement et si je parle de mes angoisses personnelles c'est parce que j'ai le devoir de souligner toutes les conséquences des assassinats pratiqués par des nazis qui n'avaient de médecin que le nom. *L'Euthanasie* est condamnable à tous points de vue ; en particulier du point de vue médical : comment conseiller les malades lorsque l'on sait que l'infirmerie est à proprement parler un *abattoir?*

J'ai nommé le Docteur VETTER, mais il n'était pas seul responsable. Il s'agissait bel et bien d'un système pratiqué par l'ensemble des nazis. D'abord à Gusen I, j'ai vu une fois la visite, pour un transport, être faite par un médecin nazi de Mauthausen, chef du Docteur VETTER. D'autre part, à Gusen II, un certain nombre de faits prouvent qu'en réalité les Allemands ne cherchaient que *l'extermination* des déportés.

Le *Lagerführer* (chef de camp SS) de Gusen II m'a dit qu'il ne fallait pas inscrire trop de monde pour la visite : « Ce n'est pas ici un

---

(5). J'ai vu des enfants de 13 ans travailler comme des forçats, sans repos le dimanche, en proie au scorbut, présentant aux pieds des ulcérations que ne pouvaient améliorer nos pansements de papier. Ceux-ci duraient à peine un quart d'heure car ces enfants n'avaient pas de souliers ou ne possédaient que des débris de chaussures.

sanatorium. Il n'y a pas place pour les malades. Les gens doivent travailler ou mourir. »

Fin 1944 on ouvrit à Gusen II un bloc, le Bloc 13, pour les malades. Quelque temps plus tard le *Rapportführer,* autre SS, estima qu'on ne mourait pas assez dans ce bloc et donna l'ordre — on était en hiver — « d'ouvrir les fenêtres et d'éteindre les feux ». Le *Blockaeltester* comprit ce que désirait le SS : il existait au Bloc 13 un *Bahnhof.* Dès lors chaque soir les malheureux qui y avaient été placés dans la journée étaient massacrés ; autant que j'ai pu le savoir, principalement en leur maintenant la tête dans un tonneau d'eau. Il n'y avait au préalable aucune visite médicale, c'était le *Blockaeltester 13* ou ses aides qui désignaient, à peu près au hasard, les malades que l'on mettait au *Bahnhof.* Le Docteur VETTER, qui avait également la charge de Gusen II, venait d'ailleurs rarement à ce camp.

Dès que j'eus vérifié qu'on achevait ainsi régulièrement les malades au *Bahnhof,* je m'astreignis à y passer chaque soir et à en faire sortir de ma propre autorité, du moins ceux qui n'avaient pas de diarrhée (J'y ai vu un malade atteint d'un simple panaris !). Cela ne dura que quelques jours : le *Blockaeltester* me frappa pour être entré au *Bahnhof* et me signifia que, d'ordre supérieur, lui seul avait le droit de pénétrer en ce lieu. Il me fut désormais impossible de rien tenter pour sauver mes camarades.

On sut rapidement dans le camp ce qui se passait au Bloc 13. Les malades en avaient la terreur. Beaucoup n'osaient pas se faire porter malade.

Puis un nouveau bloc fut réservé aux malades : le Bloc 16. C'était en 1945 et les tueries se multiplièrent. Ici je serai plus bref, n'ayant eu les détails que par ouï-dire. J'étais en effet de plus en plus confiné dans la salle de pansements. Je puis du moins affirmer que les tueries ont bien eu lieu, pour avoir moi-même vu de nombreux cadavres.

Non seulement au Bloc 16 mais dans presque tous les blocs les malades, les faibles étaient massacrés la nuit : assommés à coups de bâton, étranglés, pendus, noyés, abattus à coup de hache. Tandis que les assassinats du Bloc 13 étaient chaque nuit de l'ordre de la dizaine, les massacres de 1945 s'élevèrent à Gusen II à l'ordre de centaines par nuit. Il m'est impossible de fournir des chiffres précis. Je suis du moins persuadé que le nombre des morts était chaque jour transmis au Docteur VETTER qui ne pouvait ignorer la situation.

Dans les derniers mois il y eut d'ailleurs des *Transports* partant directement de Gusen II. Il s'agissait parfois de simples évacuations, faute de place, car certains malades ainsi partis ont été soignés à Mauthausen et quelques-uns sont même revenus ensuite au camp. Dans l'ensemble cependant, faire partie d'un *transport* était extrêmement dangereux. C'est ainsi par exemple que le trajet jusqu'à Mauthausen (quelques kilomètres avec côte) était accompli parfois à pied par des

malades littéralement à bout de forces, presque pas vêtus ni chaussés. J'ajoute que les derniers temps la ration journalière des malades était *d'un quart de litre de mauvaise soupe et de cinquante grammes de pain*. On manquait soi-disant de vivres. En réalité, les silos contenaient d'énormes quantités de pommes de terre.

Tout cet ensemble permet d'affirmer que les nazis — y compris les médecins nazis — ne poursuivaient qu'un but : *l'extermination*. Tout l'appareil médical n'était qu'un *décor*, qu'un mensonge destiné à masquer le massacre. Sans doute certains tuberculeux ont été traités par le pneumothorax artificiel, sans doute il y eut des distributions journalières de lait et certains malades ont bénéficié de régimes remontants, très substantiels, comportant même parfois des œufs. Mais, du moins dans les camps que j'ai cités, il ne s'agissait là que d'un trompe-l'œil. On voulait pouvoir dire que les malades étaient bien soignés, en passant sous silence les assassinats systématiquement ordonnés par ailleurs.

Et voici la *preuve du mensonge :* les observations des malades étaient truquées.

La plupart des malades ne recevaient pas de médicaments parce que l'on en manquait. Sur cela, aucun reproche à faire aux médecins nazis. Mais alors pourquoi nous donnaient-ils l'ordre d'inscrire sur les feuilles de température les médicaments *comme s'ils avaient été administrés?* On n'avait pratiquement rien pour soigner les diarrhétiques ; pourquoi inscrire journellement sur les feuilles : charbon, tannin, ou bien encore théobromine 1 *g*. pour les cas d'œdème, alors qu'on n'avait rien donné? L'évolution de la maladie, la cause de la mort étaient, dans les observations de ceux que l'on assassinait, soigneusement masquées, par ordre, par des descriptions fantaisistes. Je me rappelle ma stupeur la première fois que je vis arriver au Bloc 31 trois malades venant du Bloc 29. Jetant un coup d'œil sur les observations, je vis chacune des trois se terminer par : mort (avec la date du jour), cependant les malades étaient bien vivants, debout devant moi. C'étaient des malades du *Groupe III* qu'on devait achever le soir au *Bahnhof* et le médecin du 29 avait rédigé les pseudo-observations jusqu'au bout pour en éviter la peine à ses confrères du 31.

La médecine nazie telle que je l'ai vue pratiquer n'était, je le répète, qu'un trompe-l'œil : elle visait d'une part à massacrer les déportés, d'autre part, à prendre ses précautions pour pouvoir, après la victoire allemande escomptée, montrer des dossiers bien en ordre établissant que les malades avaient été correctement soignés. Par une prudence élémentaire l'entrée de nos camps était d'ailleurs soigneusement interdite à la Croix-Rouge internationale. Tout cela fut heureusement déjoué et l'avance alliée fut si rapide qu'à Mauthausen la chambre à gaz et le *crematorium* ne purent être qu'incomplètement détruits faute de temps. Ce qui en reste est éloquent.

Aussitôt après notre libération j'ai remis au Comité français de

Mauthausen un bref rapport résumant l'accusation que je porte contre le Docteur VETTER d'avoir ordonné l'assassinat de malades. J'ai renouvelé ma plainte en France au Service des crimes de guerre ennemis.

Il est encore trop tôt pour savoir ce qu'il en adviendra, il ne s'agit d'ailleurs là que d'un cas particulier. Mais d'une façon générale de sévères *sanctions* doivent être prises pour éviter la continuation de pareilles mœurs, faute de quoi la civilisation disparaîtrait un jour devant la barbarie. *De l'énergie qu'on y mettra dépend notre avenir.*

Les Crimes
de l'Industrie Pharmaceutique Allemande

Lettre d'un rescapé :

Nous donnons ci-dessous, sans commentaire, la lettre reçue d'un rescapé du camp d'Auschwitz, qui s'y trouvait lors de la libération :

« Lors de la libération du camp d'Auschwitz par les armées russes, je fus chargé par le capitaine KOUNINE, chef du service des interprètes, de traduire en langue russe cinq lettres trouvées dans une cave parmi des archives. Ces cinq lettres provenaient de la Maison « Bayer ». Elles étaient datées des mois d'avril et mai 1943.

« Voici en substance leur contenu :

Première lettre.

« En vue d'expérimenter un soporifique vous serait-il possible de mettre à notre disposition quelques femmes et à quelles conditions ; toutes les formalités concernant le transfert de ces femmes pourront être faites par nous.

Deuxième lettre.

« Nous accusons réception de votre lettre, considérant le prix de 200 marks exagéré, nous vous offrons 170 marks par sujet ; nous aurions besoin de 150 femmes.

Troisième lettre.

« D'accord pour le prix convenu, veuillez donc faire préparer un lot de 150 femmes saines que nous enverrons chercher très prochainement.

Quatrième lettre.

« Nous sommes en possession du lot de 150 femmes, votre choix est satisfaisant, quoique les sujets soient très amaigris et affaiblis. Nous vous tiendrons au courant du résultat des expériences.

Cinquième lettre.

« Les expériences n'ont pas été concluantes, les sujets sont morts. Nous vous écrirons prochainement pour vous demander de préparer un autre lot. »

G. AFRINE, Paris.

EXTRAIT DES DOSSIERS

du Procès des Criminels de Guerre à Nuremberg

Déposition du Docteur STEINBERG, de Paris.

« *Au Bloc 21* (*bloc chirurgical*) les médecins allemands se faisaient la main ». Le Docteur ENDRESS, qui est devenu chirurgien (secondé par le Docteur DOEHRING) s'exerçait sur l'estomac.

Tout détenu d'origine juive qui venait se plaindre de maux d'estomac subissait immédiatement tous les examens nécessaires, examen du sang, analyse du suc gastrique, recherche du sang dans les selles, etc... Indépendamment du résultat de ces recherches, les victimes étaient déclarées atteintes d'ulcères à l'estomac et subissaient « l'opération de Billroth n° 1 et n° 2 ».

Ces gens, après l'opération, ne recevaient pas les soins nécessaires à leur état de santé, les Juifs n'étaient même pas mis à la diète lactée ; quelques jours plus tard, au cours d'une sélection, les victimes étaient dirigées sur Birkenau pour être gazées.

Le Docteur KOENIG, de la promotion de 1943, voulut apprendre les amputations de toutes sortes, aussi coupait-il les doigts pour un simple panaris ne nécessitant qu'une petite incision. Pour un phlegmon dans la jambe où une incision aurait suffi, le Docteur KOENIG pratiquait des amputations qu'il variait suivant les méthodes chirurgicales ; les victimes finissaient toujours dans une sélection.

Le Docteur FISCHER choisissait parmi les gens récemment arrivés au camp, tous ceux qui étaient atteints de hernie et il les opérait suivant les dix-huit méthodes indiquées dans les manuels allemands.

Il suivait ses malades. Le Docteur FISCHER s'intéressait également aux goîtres et cette opération délicate était souvent suivie d'hémorragie entraînant la mort de l'opéré, des suppurations descendant dans le médiastin ou des phlegmons au cou.

Le Docteur RHODE s'est spécialisé dans les interventions sur les kystes sébacés et sur les ongles incarnés.

Dans le bureau du médecin-chef allemand, qui se trouvait au

Bloc 21, les Allemands firent des recherches sur la dose mortelle de certains médicaments découverts pendant la guerre. C'est ainsi que quatre victimes choisies parmi les convalescents du Bloc 9 ont payé de leur vie ces expériences fâcheuses. Le Docteur RHODE, accompagné du pharmacien en chef SS du Revier (dont le nom m'échappe), convoqua, un dimanche, quatre convalescents de constitution robuste et leur fit absorber à chacun un verre de liquide contenant une solution d'un médicament soporifique, dont la dose mortelle était à établir. Ces médicaments avaient été envoyés par les usines BAYER au camp d'Auschwitz aux fins d'expériences. Deux de ces cobayes absorbèrent, mélangé au poison, un vomitif. Les quatre cobayes furent ensuite placés au Bloc 19, le médecin devait suivre l'effet du médicament. Deux d'entre eux vomirent et survécurent après un sommeil profond de douze heures. Les deux autres sont morts le soir même.

Les deux survivants furent repris le jour suivant pour une seconde expérience avec deux nouveaux cobayes (en remplacement de deux décédés lors de la première expérience). On leur donna à boire une nouvelle solution, deux vomirent, et les deux autres moururent.

« 150 femmes juives achetées par BAYER à l'administration du camp d'Auschwitz, placées dans un bloc de femmes en dehors du camp, servirent à des expériences de médicaments inconnus à contenance hormonale. Ces femmes étaient surveillées par le Docteur WIRTZ.

Quel était le but de ces expériences de stérilisation et de castration ?

Il était supposé géo-politique.

Cette supposition était basée sur le fait suivant : l'espace occupé par les 80 millions d'Allemands après une période de 25 ans (suivant la fin de la guerre gagnée par l'Allemagne) serait insuffisant pour nourrir et loger l'accroissement escompté de 15 ou 20 millions d'Allemands, le régime nazi aurait élargi son « Lebensraum » sur le compte des pays limitrophes, comme la France, la Tchécoslovaquie, la Pologne et l'Ukraine. Les populations de ces régions, après stérilisation, auraient fourni de la main-d'œuvre pendant 25 à 30 ans et se seraient éteintes sans laisser de progéniture.

Dans ces espaces vidés de population indigène par les conséquences de la stérilisation, les Allemands auraient placé le surplus de leur population.

***

Audition du 27 février 1946, p. 204 du Livre des Documents.

Un passage de la déposition de DEVIND dans laquelle il parle des expériences du Professeur SCHUMANN sur quinze jeunes filles.

Quinze jeunes filles de 17 à 18 ans, entre autres : Bella CHICHMI, de Salonique ; Dora BUELA, de Salonique.

De ces quinze jeunes filles quelques-unes survécurent.

Ces femmes étaient placées entre deux planches reliées à des électrodes. L'un des électrodes était relié au ventre, l'autre aux ovaires. Le foyer des rayons X était dirigé sur les ovaires qui étaient brûlés. A la suite d'un mauvais dosage, le ventre de ces jeunes filles fut gravement brûlé. L'une d'elles mourut. D'autres furent dirigées sur Birkenau dans des sections sanitaires ou des groupes de travail. Un mois après, elles revinrent à Auschwitz. Là on fit deux opérations de contrôle :

Une coupure en long, une autre en large et on leur enleva tous les organes sexuels pour les examiner. Ces jeunes filles changèrent totalement d'aspect, elles avaient tout à fait l'air de vieilles femmes.

Stérilisation et castration à Auschwitz, sur grande échelle, à partir de l'été 1942.

Castration des hommes en vue d'un examen spécial des tissus (rapport Commission extraordinaire sur Auschwitz contenant d'innombrables dépositions d'anciens détenus de ce camp ayant été soumis à ces opérations).

P. 197 du Livre des Documents.

WALIGUNA, qui fut soumis à ces expériences, communique :

« Après quelques jours, à partir du moment où l'on m'eût amené à Birkenau, dès les premiers jours de décembre 1942, je crois, toute la population mâle du camp, de 18 à 30 ans, fut soumise à la stérilisation par les moyens des rayons de Roentgen. Je faisais partie de ces hommes stérilisés.

« Onze mois après cette stérilisation, c'est-à-dire en novembre 1943, je fus soumis à la castration. Avec moi furent stérilisés en un seul jour 200 hommes. »

Le témoin David SURES, de Salonique (Grèce), a fait la déposition suivante :

« Au mois de juillet 1943, environ, mon nom fut porté sur la liste spéciale, ainsi que celui de dix autres Grecs, et nous fûmes tous dirigés sur Birkenau.

« Là, on nous dévêtit et nous fûmes soumis à la stérilisation par les rayons de Roentgen. Un mois après, nous fûmes appelés à l'admi-

nistration centrale du camp et l'on procéda à une opération de tous les stérilisés : une castration. »

Document U. R. S. S. 400, deux documents :

1° Autorisation à la Tzigane STRADINUTZ Lucie d'habiter la ville de Libava après stérilisation.

2° Rapport du Préfet de la ville attestant que la dite stérilisation a été effectuée.

Audience du 27 février 1946, p. 197 du Livre des Documents russes.

On y dit qu'à Auschwitz on étudiait les réactions à différents produits chimiques répondant à des commandes de firmes allemandes.

Selon la déposition d'un médecin allemand, le Docteur Valentin ERVIN, en vue d'expériences, les représentants de l'industrie chimique de l'Allemagne, le médecin gynécologue JAHOBERT et le chimiste KEBER *achetèrent* à l'administration du camp 150 femmes.

Documents U. R. S. S. 249.

Photographies à la disposition. Extraits. Extermination des malades à l'hôpital de Kiev. On cachait avec soin au personnel médical ce qui attendait les malades. Des voitures spéciales arrivèrent à l'hôpital où l'on poussa 70 personnes par voiture. Les atrocités se déroulaient sous les fenêtres du pavillon. Les malades étaient chargés dans les voitures, puis tués. Les cadavres étaient retirés des voitures sur place. Ces atrocités se poursuivirent pendant deux jours au cours desquels 375 malades furent exterminés.

Les malades conscients apprirent bientôt la vérité. On assista à des spectacles déchirants. Une jeune fille, par exemple, la malade Y..., malgré tous les efforts du médecin, comprit que la mort l'attendait. Quand elle sortit de la salle, elle se jeta dans les bras du docteur et lui dit très doucement : « C'est la fin? » Pâle comme la mort, elle se dirigea vers la voiture et y entra en refusant de se laisser aider.

Tout le personnel était prévenu que toute critique était absolument déplacée et serait considérée comme du sabotage.

Un détail qui souligne bien le caractère ignominieux de ces meurtres réside dans le fait que tous les crimes furent commis le jour de

Noël, pendant que les soldats allemands recevaient des arbres de Noël et que l'inscription « Dieu est avec nous » brillait sur leurs ceintures.

Procès-verbal d'audition de Mlle HEREIL Jacqueline.

« A Ravensbruck, des expériences eurent lieu à l'infirmerie sur des Polonaises ; on choisissait les plus saines pour faire des expériences de greffe osseuse. Ils prélevaient des greffons dont ils se servaient pour leurs soldats qui étaient aux armées.

« Ils ont stérilisé des femmes tziganes et même je crois des enfants, car ils ont pris l'élément féminin de 7 à 45 ans. Cela se passait en janvier 1945. Ils les stérilisaient sans les anesthésier et les enfants hurlaient. »

Audience du 27 février 1946, p. 196 du Livre des Documents.

On installa dans les camps des hôpitaux spéciaux, des blocs de chirurgie, des laboratoires histologiques, etc..., non pas pour la guérison, mais pour l'extermination.

Professeurs et médecins y procédaient à des expériences en masse sur hommes, femmes, enfants absoluments sains.

Expériences sur stérilisation des femmes
Castration des hommes.
} Expériences les plus développées.

Sur enfants, expériences qui étendaient les épidémies de cancer, de typhus, de malaria.

Expérimentation sur des êtres vivants de poisons violents.

Dans le Bloc 40 étaient enfermées 400 détenues sur lesquelles on procédait par ablation d'ovaires, inoculation du cancer de la matrice et action des poisons.

Dans le Bloc 21 : bloc des hommes, castration en masse en vue d'étudier les possibilités de stérilisation par les rayons de Roentgen. La castration avait lieu un certain temps après.

Pour ces expériences de castration les principaux médecins étaient le Professeur SCHUMANN et le Docteur DOEHRING.

« Bien souvent les expériences amenaient des troubles graves chez les sujets ».

Déposition du citoyen hollandais DEVIND, *Document U. R. S. S. 52, p. 203 du Livre des Documents.*

Echelle sur laquelle étaient pratiquées ces expériences :

Mars 1943 : 50 femmes de nationalités diverses, 100 Grecques.

Avril 1943 : 110 femmes Belges.

Juillet 1943 : 150 Françaises.

Août 1943 : 50 Françaises, 40 Hollandaises.

Septembre 1943 : 100 Hollandaises, 100 Hollandaises quelques semaines plus tard, 12 Polonaises.

Pour copie certifiée conforme,

Le Délégué du Gouvernement provisoire de la République Française :

Fr. DE MENTHON.

CONCLUSIONS

La barbarie teutone révèle dans son essence et ses procédés scientifiques l'activité empressée et opiniâtre du corps médical allemand.

En effet :

Déjà en 1915 ce fut le corps médical allemand qui détermina par ses expériences l'emploi et le choix des gaz asphyxiants interdits par la Convention de Genève et celle de la Haye et inauguré par l'armée allemande (juin et octobre 1915).

Dans cette nouvelle guerre :

1° Nous voyons les médecins allemands se faire les complices des méthodes d'extermination en masse par l'inanition, le surmenage, l'épuisement, la contagion infectieuse, le froid, les intempéries, etc...

2° Nous voyons les médecins allemands procéder eux-mêmes et froidement à la sélection sommaire des déportés arrivant dans les camps et constituer le groupement fatal de ceux, déficients, qui doivent être immédiatement exécutés. Les femmes enceintes et les enfants sont, *par eux,* les premiers condamnés à mort.

3° Nous voyons des médecins allemands déterminer des procédés d'assassinats techniques, tels que l'injection d'acide phénique, de benzol, etc..., directement dans le cœur des suppliciés, et dresser *des opérateurs pour effectuer ces piqûres foudroyantes.*

4° Nous voyons des médecins allemands observer indifférents la mort par le froid sur des victimes plongées dans l'eau glacée ou par l'action intra-veineuse de toxiques divers.

5° Nous voyons des médecins allemands se faire les complices des exécuteurs en déterminant le gaz toxique le plus efficient pour supprimer en masse et rapidement des êtres humains dans les chambres à gaz.

6° Nous voyons des médecins allemands envoyer à ces chambres à gaz, au lieu de les soigner, les malades, les incurables, les contagieux, les tuberculeux, au mépris total de leur devoir humanitaire.

7° Nous voyons des médecins allemands approuver l'emploi des cendres des fours crématoires en tant qu'engrais agricoles, et la graisse humaine pour la fabrication du savon.

8° Nous voyons des médecins allemands procéder cruellement à des expériences mutilantes, fatales sur des êtres humains. Des hommes, des femmes, des enfants leur servent d'animaux d'expériences.

Des hommes et des femmes sont castrés, stérilisés par des procédés divers. Leurs organes sont ensuite prélevés sur le vivant pour être examinés afin d'y suivre l'évolution de la dégénérescence des glandes. Finalement les « sujets » sont sacrifiés froidement par eux.

9° Nous voyons des médecins allemands essayer des vaccins, des sérums directement sur des êtres humains, afin d'en déterminer la posologie limite.

10° Nous voyons des médecins allemands tuer des enfants jumeaux pour en faire l'autopsie et rechercher les similitudes histologiques et humorales.

11° Nous voyons des médecins allemands pousser l'horreur jusqu'à se servir de chair humaine pour la préparation des bouillons de culture et afin de s'approvisionner de cette chair, faire tuer deux fois par semaine des déportés dans ce but.

12° Enfin, nous voyons des doctors-dentistes parachever ces répugnantes bestialités en arrachant tous les appareils et dents en or sur les cadavres qui viennent d'être gazés.

La liste de ces horreurs plus ou moins scientifiques peut être allongée indéfiniment. Le Corps médical allemand est à jamais déshonoré. Ces savants, dont les connaissances, le rôle et le devoir ont pour but de servir l'humanité, se sont montrés les agents répugnants d'une science d'extermination qui n'a jamais été égalée. Le raffinement méthodique de leur cruauté, l'inversion de leur sens moral en a fait des monstres que l'ambition ou la crainte ne peut excuser et qui doivent prendre place en tête des grands criminels de guerre.

***

Si nous avons écrit ces quelques pages, c'est uniquement dans le but de faire connaître au Corps médical français les atrocités commises par les médecins allemands. Ce sont les médecins allemands qui ont contribué, pour une grande part, à la destruction systématique et organisée de quatre à cinq millions d'hommes, de femmes et d'enfants innocents, au camp d'Auschwitz.

La conclusion s'impose : exclure de tels monstres des rangs de la

société future, mettre les Allemands et particulièrement les médecins, au ban de l'Humanité.

***

Cette inhumaine nation sentira le cadavre au long des siècles à venir.

A la honte de l'Allemagne, lorsqu'elle essaiera de s'abriter derrière le génie de KOCH, BETHOVEN, MOZART, WAGNER, GOETHE, BACH ou autres, nous lui crierons : BIRKENAU, AUSCHWITZ, MAIDANEK, MAUTHAUSEN, GUSEN, BUCHENWALD, FLOSSENBOURG, DACHAU et tant d'autres camps de tortures et d'extermination...

Les noms de ses plus grands artistes, de ses plus grands savants ne seront plus pour l'Allemand inscrits seuls sur un pavillon de gloire. Au revers et les couvrant, s'étaleront lugubres et ineffaçables, ceux de ces camps maudits qui ont à jamais jeté bas son honneur, en déshonorant aussi l'humanité vis-à-vis de la bestialité des fauves les plus cruels. Si l'instinct animal est une excuse la science humaine devient ici une monstruosité.

Vu : *Le Président de Thèse,*
Ch. RICHET.

Vu : *Le Doyen,*
A. BAUDOIN.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.